

LECTURES.CULTURES



DOSSIER
NATURE &
CULTURE,
LES DEUX
ENSEMBLE

SOMMAIRE



23



36



53

19

INTRODUCTION

19 C'est tout « naturel »...
par Florence Richter

21

COMMENT Y RÉFLÉCHIR

21 La folie statistique :
« tout baigne, la mer monte »...
par Yves Pages

23 Le Covid, accélérateur de transition
par François Ost

26 Comment « sauver » l'être humain
par l'animal ?
par Georges Chapouthier

29

OUTILS : LIVRES, DOCUMENTAIRES, ET NUMÉRIQUES

29 Parterre de pensées écologiques :
des livres de référence
par Bernard Lobet

34 Plantes pionnières : *Wild plants*,
documentaire de Nicolas Humbert
par Philippe Delvosalle

36 Développement durable et
numérique
par Cynthia Empain

39

ACTIONS EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

39 Culture... durable ?
Avec les centres culturels à Bruxelles
par Lapo Bettarini

42 Le développement soutenable passe
par le travail de sensibilisation des centres
culturels. L'exemple avec les prix Ethias
2020

par Thomas Casavecchia
46 « Raconte ton bac » :
un projet collectif
par Alain Thomas

50 Grainothèques et jardins partagés,
avec les bibliothèques
par Françoise Vanesse et Sylvie Hendrickx

53 Ecocentre citoyen du Quartier Saint
Léonard à Liège
par Catherine Callico

INTRODUCTION

C'EST TOUT « NATUREL »...

PAR FLORENCE RICHTER

rédatrice en chef de *Lectures.Cultures*

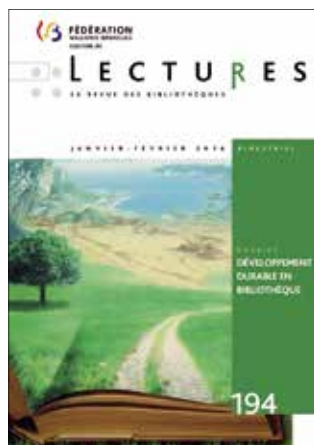
À l'occasion des 100 ans des bibliothèques, plusieurs thèmes ont été choisis, dont celui du Développement durable. En 2016, dans le n° 194 (janvier-février 2016), l'ancienne revue *Lectures*, consacrait déjà un dossier à ce sujet crucial pour l'avenir de la planète Terre. Les constats étaient déjà alarmants, et on présentait des pistes, comme la fameuse « décroissance » (ou « bonne vie ») dont les médias ont largement donné écho dès le début de la pandémie de Covid-19, où l'économie capitaliste était mise en cause et où l'on cherchait d'autres modes de vie pour le futur.



TRANSITION, DÉCROISSANCE, BONNE VIE... PLUTÔT QUE DÉVELOPPEMENT DURABLE

En 2016, dans l'ancien dossier de *Lectures*, un spécialiste international du développement durable, Dominique Bourg, titrait déjà son article « Est-il trop tard pour le développement durable ? », tandis que Michel Bougard exposait les différences (plus que notables) entre « DD », développement soutenable, décroissance, bonne vie, transition, etc. On renverra à cet article de 2016 pour les notions précises : en gros, le DD est très maqué par le « green washing » c'est-à-dire l'accaparement capitaliste de cette notion de « DD » par tous les holdings de la planète (y compris les plus polluants, actifs dans les énergies fossiles par exemple), cela à des fins publicitaires, en promouvant des comportements qui semblent écologiques, mais qui ne le sont pas du tout dans la pratique. En outre, selon la formule connue : « un développement infini, sur une planète finie, est impossible ».

Les défenseurs du « DD » affirment que la technologie va tout solutionner,



cette technologie humaine qui se révèle toujours plus polluante, notamment le numérique... Certains affirment même qu'il faut « augmenter l'humain » par la technologie : ce sont les transhumanistes. De l'autre côté, les « décroissants », aussi nommés adeptes de la « bonne vie », quant à eux, veulent relocaliser l'économie, user de la technologie de manière modérée, respecter toutes les formes de vie, promouvoir la collaboration et non l'avidité, ne pas focaliser sa vie sur un individualisme forcé ni sur le techno-consumérisme et

l'obsession de la possession des objets (qui a explosé dans les années 1960 avec le développement fulgurant de la société de consommation). Les décroissants ont une formule qui résume leur position : « moins de biens, plus de liens ». Toutes les réflexions ci-dessus sont résumées dans les ouvrages de spécialistes, présentés d'une part dans l'article de 2016 de Michel Bougard, mais aussi dans le présent dossier dans l'article de Bernard Lobet, qui expose cette fois, de manière positive, les pistes possibles pour le futur.

TRANSITION, ET PISTES POSITIVES POUR LE FUTUR

On le sait, le dernier rapport du GIEC annonce qu'on frôle la catastrophe pour 2030 sur toute la planète, mais on peut encore agir ! Et tous les auteurs d'articles du présent dossier, présentent des réflexions et actions intéressantes. Ainsi François Ost : en 2016, il signait un article sur « Les Communs, nouveau projet de société ? ». Ces « biens communs », F. Ost en reparle dans son nouvel article à lire ici : « Covid, ►

► accélérateur de transition », où il résume les défis et pistes de la situation actuelle : réinvestissement en santé publique, relocalisation de l'économie, proximité excessive avec la vie sauvage, question de la durée de vie, inégalités sociales, fracture numérique, nouvelle gouvernance. La pandémie est renommée « syndémie » (cfr. la revue médicale américaine *The Lancet*), et F. Ost est un de ceux qui réfléchissent au « changement de paradigme » (une autre manière de penser le monde) pour cette nouvelle ère qu'on nomme « l'anthropocène » (selon le mot créé par Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz).

De même, Georges Chapouthier poursuit sa réflexion de 2016, par une interrogation singulière (que l'on retrouve actuellement chez pas mal d'éthologues, spécialistes du comportement des animaux) : « Peut-on sauver l'homme par l'animal ? ».

Le numérique n'est pas oublié : en 2016, le spécialiste Fabrice Flipo s'alarmait déjà sur son impact majeur et très destructeur de l'environnement. Cette fois, Bernard Lobet met en évidence des ouvrages très récents d'experts (Florence Rodhain, Cédric Durand, Gérard Dubey, Alain Gras) qui exposent également les dangers du numérique, pour les libertés fondamentales, de monopole économique, mais aussi pour la psychologie humaine. Au contraire, en tant que bibliothécaire, Cynthia Empain y ressent un avantage, pour l'économie et la facilité de communication.

SUPERBES ACTIONS EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Les actions en bibliothèques, centres culturels et PointCulture sont incroyables de créativité, d'enthousiasme et d'énergie. En 2016, à côté d'articles théoriques (par exemple sur les « performances écologiques des bibliothèques », ou sur les « missions sociétales des bibliothèques »), on présentait déjà certains projets concrets, et on y est revenu dans différents articles

de la revue ces dernières années, par exemple à travers toutes les initiatives prises depuis longtemps par le Centre culturel du Brabant wallon (CCBW).

Dans le présent dossier de 2021, parlons d'abord du documentaire étonnant de Nicolas Humbert, présenté par Philippe Delvosalle et consacré aux « plantes pionnières »... je vous laisse découvrir.

Lapo Bettarini évoque la riche réflexion de La Concertation asbl, à partir des huit thématiques suivantes : achats, bruit, déchets, eau, énergie, espaces verts, mobilité, sol. Et le lancement de « Nourrir Bruxelles », un festival de transition alimentaire en région bruxelloise.

Thomas Casavecchia présente les prix Ethias-ACC 2020, ayant pour thème le développement durable. Notamment, à Ans, la réflexion sur la transition écologique, et à Éghezée, le Fil vert c'est-à-dire des marches engagées sur le thème de la responsabilité écologique de chacun.

Alain Thomas décrit « Raconte ton bac », qui, en définitive, « a rassemblé 35 associations des provinces de Luxembourg et de Namur. [...] C'était tout d'abord une invitation lancée à toutes et tous, particuliers ou associations, sur un large territoire, pour faire l'éloge du vivant. Le constat initial ? Il existait, dans de nombreux villages, des anciens bacs-lavoirs ou abreuvoirs, symboles de la vie en communauté (lavage du linge) et de la vie agricole (proximité avec le vivant), mais ceux-ci étaient parfois laissés à l'abandon. D'où l'idée que des citoyens les parrainent, en prennent soin, les customisent avec l'aide d'artistes, mais surtout les transforment en espaces potagers dans lesquels seront semées des graines qui donneront des légumes ou herbes aromatiques à partager avec les habitants d'un quartier, d'une rue, d'un village. » Françoise Vanesse et Sylvie Hendrickx racontent quant à elles un autre grand projet, celui qui réunit 65 bibliothèques en Fédération Wallonie-Bruxelles, autour d'un thème très précis : les grainothèques et jardins partagés.

Enfin, Catherine Callico expose un projet complet : l'écocentre citoyen du

quartier Saint-Léonard à Liège, qui agit à partir de quatre sujets : énergie, habitat (gestion durable), biodiversité (mares, hôtels à insectes, haie vive, spirale aromatique, etc.), alimentation (tables d'hôtes avec cuisine alternative). L'article présente aussi le projet « Green team » du CCR de Liège, avec les synergies de dix centres culturels.

On évoquera, dans un numéro ultérieur de la revue, la réflexion en cours à l'APBFB, autour des « Objectifs du millénaire » (de l'ONU).

Et on pourra aussi développer les très nombreuses activités des PointCulture sur l'écologie au sens large (on en a déjà parlé dans d'autres numéros de la revue).

OBSESSION DES CHIFFRES : UN TEXTE IRONIQUE ET CHALEUREUX AVEC L'ÉDITEUR YVES PAGÈS

Je termine... par le début du présent dossier, car l'humour est toujours bon dans la vie : Yves Pagès, directeur des Éditions Verticales, a publié récemment un ouvrage à la fois grave et farfelu, qui vilipende l'obsession des statistiques et des chiffres régulant notre vie jusqu'à l'absurde, voire la folie. On dirait qu'Yves Pagès remet les pendules à l'heure (encore des chiffres...) avec un petit texte qui nous rappelle à notre « vraie » condition d'humains de chair et d'os. Pour paraphraser une ancienne série télévisée très célèbre : nous ne sommes pas des numéros – ni des éléments de statistiques – nous sommes des hommes et femmes libres... ●



COMMENT Y RÉFLÉCHIR

LA FOLIE STATISTIQUE :

« TOUT BAIGNE, LA MER MONTE »...

PAR YVES PAGÈS

écrivain, journaliste, directeur des Editions Verticales, auteur de *Il était une fois sur cent. Réveries fragmentaires sur l'emprise statistique* (La Découverte / Zones, 2021)

En 1847, un certain Karl M., constatait que la « bourgeoisie [avait] noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste ». On se tromperait en croyant que le philosophe d'outre-Rhin le déplorait, oh que non, il s'extasiait plutôt devant la capacité de cette classe sociale émergente à balayer les valeurs anciennes, à faire table rase, place nette, grâce au caractère « révolutionnaire » de sa logique comptable, adieu le vieux monde antique puis féodal, et bon débarras, tout en prédisant la culbute suivante, celle qui verrait la bourgeoisie, focalisée sur ses bilans excédentaires et ses marges de profit, à son tour balayée, réduite au néant de ses plus-values financières, mise à nu par sédition de ses forces productives mêmes, ce prolétariat qui en faisant tourner la roue du progrès d'un tour de cadran supplémentaire, reprendrait les rênes du pouvoir, exproprierait ses exploités et parachèverait ainsi l'Histoire en un dernier cycle : le communisme primitif *in fine* rétabli sur des bases harmoniques : « de chacun selon ses besoins à chacun selon ses moyens ».

M'en est resté une certaine admiration pour les métaphores du poète prussien – « les eaux glacées du calcul égoïste », on dirait du Lautréamont avant l'heure –, mais aussi le sentiment que son matérialisme visionnaire, confiant dans l'éternel retour de bâton de la justice sociale, tenait de la clairvoyance d'une « vieille taupe » justement, aveuglement certaine d'avoir

une prescience dialectique, toujours un coup d'avance, alors que plus d'un siècle et demi plus tard, c'est mort et fossoyé six pieds sous terre, son programme d'émancipation du commun des mortels, son utopie terminale du côté de jardin d'Éden, avec l'abondance en partage équitable, pas de retour à la case départ biblique, la douche froide des « calculs égoïstes » n'a pas été tarie à la source, ni le bête capitalisme jeté avec les « eaux glacées » du bain. Pire encore, un autre compte à rebours a commencé, celui de l'extraction/destruction des matières premières, celui de la prédation/éradication du vivant, celui du surdéveloppement court-termiste des uns et de la survivance au rabais des autres, celui de la sécession climatisée des transhumains et de la ségrégation bunkerisée des moins que rien, avec de rares super-ego défiscalisés offshore et tant d'alter-zéros jetés par-dessus bord, un vrai *nightmare in regress*, on dirait bien qu'il est minuit moins une en ce XXI^e siècle, et puisque ce grand désordre mondial a un nom en italien – *un casino* –, faites vos jeux, impair trépasse et manque.

APRÈS KARL MARX ? LA COLLAPSE-ATTITUDE

Mais attention à la collapse-attitude, les prêchi-prêcheurs de catastrophes appartiennent à une autre tendance du messianisme. Ils adorent scier la branche sur laquelle ils sont assis, en imitant le croassement des oiseaux de malheur, non sans s'être acheté des tenues léopard et des lames crantées pour



creuser leurs abris de survivalistes, à moins qu'une planche à clous suffise à ces frugaux fakirs post-apocalyptiques. Chacun pour soi et rien pour tous, puisqu'après eux le déluge viendra remettre à flot l'Arche de Noé où celles et ceux de leurs espèces, d'un égoïsme à toute épreuve, *waterproof* quoi, prépareront la prochaine étape de l'humanité débarrassée du plus grand nombre, mais augmentée de leur QI de *survivors* psychiques. Sans négliger qu'à côté de ces zombies-là abondent d'autres geeks prévoyants, certains d'éviter les funestes augures de notre suicide collectif par quelques grands bonds en avant technologiques. À leurs yeux, il y a toujours moyen de convaincre les pollueurs de maximiser leur profit en dépolluant, de produire plus pour recycler mieux, de monnayer des ersatz de poche d'oxygénation une fois privatisés l'air qu'on respire, et ainsi de suite selon les nouvelles frontières de l'ingénierie commerciale. Chaque vice de forme a son boulon de rechange, chaque désastre son antidote machinique, chaque raréfaction vitale son

- supplément d'âme immatériel. Pas de panique : le génie humain pourvoira à son obsolescence d'une manière qui ne se peut encore concevoir, ce n'est qu'un effet-retard à l'allumage, l'avenir saura toujours rattraper les erreurs du passif qui, aux mauvais jours d'aujourd'hui, nous crève les yeux avec les aiguilles d'une montre hors d'usage, nous empêche d'y croire, avant que de nouvelles lunettes à infrarouge nous permettent d'anticiper dans l'obscurité.

POST-CAPITALISME

Heureusement qu'il y a un au-delà cognitif pour nous sauver de l'ici-bas planétaire, halte au déclinisme des loosers sous assistanat palliatif, chaque échec nous invite à *checker* plus loin que le bout de notre nez. Alors, en attendant, procrastinons tranquille, remettons aux lendemains enchanteurs les solutions qui manquaient la veille. Pas de panique grégaire, les lois de la gravitation économique finiront bien par tout remettre d'aplomb, la libre concurrence des pertes sèches et des flux profitables retrouvera son point d'équilibre. Cessons donc de raviver de vieux débats collatéraux à propos du productivisme, les rétrogrades et autres décroissants ont beau nous promettre la lune, juste en levant le pied de l'accélérateur, sans la main invisible du marché, le ciel nous serait déjà tombé sur la tête, et tout un chacun s'en mordrait les doigts. Le post-capitalisme n'est pas un canard sans tête avançant vers l'abyme, bien plutôt une voiture hybride sans conducteur ni erreurs trop humaines.

PARTOUT DES STATISTIQUES

Et s'il faut bien « numéroter nos abat-tis », selon une vieille sagesse populaire, prenons d'ores et déjà date statistiquement parlant. À la question aussi liminaire que récurrente, « Comment vas-tu ? », 78 % des apostrophé(e)s répondent positivement en renvoyant la pareille à leur interlocuteur (17 % se contentent de faire la moue et 5 % à peine en profitent pour s'épancher



négativement), même si après mûre réflexion, selon un panel identique, 84 % finissent par confier qu'ils ou elles répriment parfois leurs émotions pour ne pas déchoir publiquement et paraître heureux. Comment dépasser l'apparente contradiction de nos ressentis existentiels ? En usant peut-être de cette synthèse idiomatique : « Tout baigne, la mer monte. » D'autant que d'après d'autres données chiffrées, près de 14 % des gens vivant sous le seuil de pauvreté avouent être « sans amis » – et n'avoir eu que deux ou trois conversations personnelles au cours de l'année écoulée. Il n'en reste pas moins que 65 % de ces asociaux-malgré-eux pensent qu'on n'est jamais assez méfiant vis-à-vis du voisinage. Oui, comment sonder l'écart-atypique de cette solitude subie ou choisie ? Pire encore, sachant que 73 % des attouchements sexuels endurés par les femmes de tous âges ont lieu dans leur entourage familial, pourquoi faut-il que, malgré l'évidence du tropisme semi-incestueux, dans la quasi-totalité des films les abusées le soient par des serial-voleurs surgis de nulle part ? La peur sans doute d'examiner de trop près certaines inquiétantes familiarités, comme disait Sigmund F.

LA BANQUISE ET LE BANQUIER

À force d'interroger les rapports humains et leur écosystème, on se retrouve vite sens dessus dessous. On se souvient qu'à la fin des années 1960, le plus déroutant des cinéastes italiens, le bienheureux mélancolique Pier Paolo P., avait mis en regard la « disparition des lucioles » dans la banlieue romaine et l'avènement du « néofascisme consumériste », faisant ainsi coïncider l'extinction récente de ces coléoptères lumineux avec les mirages aliénants du lèche-vitrine mondialisé, au moyen d'une mauvaise foi poétique au raccourci empreint d'extralucidité. Alors, je sais bien qu'en ces matières comparaison n'est pas raison, mais n'en déplaise aux lois de l'apesanteur économétrique, quitte à amalgamer des carpes farcies en abscisse et des peaux de lapins en ordonnées, je soutiens mordicus qu'on peut corrélérer, graphique à l'appui, l'inexorable fonte de la croûte glaciaire et l'irrésistible hausse des profits spéculatifs. D'ailleurs, cette drôle d'alternative buissonnière, je ne suis pas le seul à l'avoir recopiée sur les murs : « **MOINS DE BANQUIERS ! PLUS DE BANQUISE !** » ●

LE COVID, ACCÉLÉRATEUR DE TRANSITION

PAR FRANÇOIS OST

juriste et philosophe, dramaturge, membre de l'Académie royale de Belgique, fondateur et président de la Fondation pour les générations futures, professeur émérite des universités Saint-Louis-Bruxelles et de Genève, auteur de *La Nature hors-la-loi* (éd. La Découverte, 1995) et *De quoi le covid est-il le nom ?* (éd. Académie, 2021)

La modernité se berçait de l'idée mobilisatrice du progrès : par les sciences et le droit, l'avenir ne pouvait qu'être meilleur que le présent ; puis vinrent les catastrophes du XX^e siècle et les premières inquiétudes écologiques (nous étions « en danger de progrès », disait François de Closets), on se raccrocha alors à l'idée de « durabilité ». Bientôt, avec l'accélération des menaces, la durabilité parut insuffisante et on se mit à parler de « transition », ce qui implique changement et non plus simplement poursuite durable du même modèle. Enfin, ce fut le Covid, « fait social total », qui accélère à son tour cette transition, au point que nous perdons nos repères et nous interrogeons sur le type de monde que nous habitons.

Lucide, Emmanuel Macron avait dit, le 16 mars 2020 : « Il nous faudra tirer demain les leçons du moment que nous traversons, s'interroger sur le modèle de développement dans lequel s'est engagé notre monde depuis des décennies et qui dévoile ses failles au grand jour [...]. Les prochains mois exigeront des décisions de rupture en ce sens. » Il n'est pas certain, pourtant, que nous prenions aujourd'hui le chemin de telles décisions de rupture. Le plus probable est que, le soulagement aidant, nous versions dans le déni collectif et que, au prix même d'une certaine frénésie, nous cherchions à reprendre notre vie d'« avant ». Ce serait le scénario du *business as usual* : le simple retour au *statu quo ante* ; on refoule la crise, on tourne la page (vers l'arrière) comme si

elle n'avait pas été écrite, et on prétend renouer avec le monde d'avant. Un scénario en « re », un grand *reset* collectif : après la fin de partie (*game over*), la ré-initialisation. On efface tout et on re-commence ; c'est la re-prise avec les mêmes outils, la re-lance avec le même logiciel.

Un tel scénario est illusoire et dangereux. Non seulement il ne prend pas la mesure des changements induits par la crise planétaire du Covid, mais il fait l'impasse sur les transformations plus profondes encore dont l'épisode viral n'est en définitive qu'un symptôme. Pour le comprendre, il faudrait au moins s'accorder sur deux points préalables¹.

LE COVID, RÉVÉLATEUR DE DÉSÉQUILIBRES

Tout d'abord, ce Covid, qui fut certes un événement inouï (au moins dans la réaction qu'il a suscitée), est aussi et surtout le révélateur de tendances lourdes déjà bien présentes, l'accélérateur de déséquilibres déjà à l'œuvre dont il a accentué tous les traits.

Sans souci d'exhaustivité, je citerai :

- Le sous-investissement de la santé publique, et le glissement du pouvoir, au sein de l'hôpital, des médecins aux comptables (avec l'obsession financière de rentabilité de ce service public), signe, parmi d'autres, d'un capitalisme devenu destructeur.



- La dépendance à l'égard de pays lointains (la Chine notamment) pour des produits d'importance stratégique nationale, signe, parmi d'autres, d'une mondialisation aveugle.
- La proximité excessive des conglomérats urbains et de la vie sauvage, favorisant la transmission du virus des animaux aux hommes (zoonoses), signe, parmi d'autres, de profonds dérèglements écologiques.
- L'allongement de la durée de vie, notamment de personnes affectées de diverses maladies chroniques.
- L'aggravation des inégalités sociales exposant les personnes et les familles à des préjudices très différents, suite aux diverses mesures gouvernementales (confinement, télétravail, réduction de revenus...).
- L'aggravation de la fracture numérique à l'heure où le recours à l'internet est censé compenser l'isolement social et professionnel.
- La complexité extrême des processus de gouvernance (particulièrement en Belgique) et une certaine atonie de la vie démocratique. ▶

► LE COVID, UNE SYNDÉMIE PLUTÔT QU'UNE PANDÉMIE

Ensuite, second élément d'analyse à prendre en compte, il apparaît que le Covid est au moins autant une *syndémie* qu'une *pandémie*. Alors que la pandémie est une épidémie qui touche une partie importante de la population mondiale, une syndémie caractérise un entrelacement de maladies, de facteurs biologiques et environnementaux qui, par leur synergie, aggravent les conséquences de ces maladies sur une population.

Dans un éditorial du 26 septembre 2020 de la célèbre revue médicale *The Lancet*, Richard Horton, rédacteur en chef, invite à ne plus considérer l'épidémie de Covid-19 comme une pandémie, mais plutôt comme une syndémie². Celle-ci est donc, du moins dans ses formes les plus sévères, au moins autant l'effet du virus que des comorbidités qui affectent ses victimes les plus exposées – comorbidités souvent liées elles-mêmes aux situations sociales les plus défavorisées. Alors que les épidémies des siècles antérieurs étaient vécues comme des chocs exogènes résultant de châtements divins, la syndémie actuelle apparaît plutôt comme une maladie endogène, produit de nos modes de vie.

Si cette analyse se vérifie, comme je le crois, il est évident qu'on ne maîtrisera le Covid qu'en le replaçant dans ce contexte, sanitaire, environnemental et social global, ce qui devrait conduire à privilégier des stratégies complexes et révisables par rapport à des mesures simples et unilatérales. Barbara Stiegler ne dit pas autre chose : « Si nous ne changeons pas de modèle économique, social et politique, si nous continuons à traiter le virus comme un événement biologique dont il faudrait se borner à "bloquer la circulation", les accidents sanitaires ne vont cesser de se multiplier »³.

LA MÉTAMORPHOSE DU MONDE

Dans ces conditions, il est sage de considérer, avec Bernard Latour notamment, que l'épisode « Covid » re-



présente la « répétition générale » de crises globales (écologiques, sanitaires, sociales) encore à venir⁴. Comment, dès lors, donner corps aux modèles généraux et imaginatifs, aux intuitions fulgurantes qu'il nous est arrivé d'entrevoir au cours des mois précédents ? Comment traduire les « décisions de rupture » qu'évoquait E. Macron et s'affranchir ainsi des scénarios en « re » ? Une bibliographie, qui s'enrichit chaque jour, nourrit cette réflexion⁵.

Le plus important, me semble-t-il, est de prendre l'exacte mesure de la situation présente. J'emprunte le diagnostic, et aussi la perspective d'action, au sociologue Ulrich Beck⁶. Selon lui (et bien d'autres, tels Bernard Latour ou Edgar Morin), la situation actuelle du monde ne s'apparente ni à une crise (passagère), ni à une évolution (changement social progressif et partiel), ni à une révolution (volontaire et parfois régressive), mais plutôt à une mutation ou métamorphose radicale (Latour s'inspire d'ailleurs de *La métamorphose* de Kafka pour penser les leçons du Covid). Celle-ci est inéluctable, déjà en cours, et implique que nous forgions de nouveaux paradigmes pour l'appréhender ainsi que de nouvelles institutions pour lui donner sens humain.

Une telle métamorphose suscite inévitablement incertitude et angoisse ; il ne s'agit pas pour autant de la sorte de tétanisation qu'engendrent la collapsologie et l'annonce de l'apocalypse. Des utopies créatrices peuvent surgir de ces

diagnostics, à condition d'inverser le sens des peurs collectives : plutôt que de nous isoler et nous opposer (comme les piquants du porc-épic dont parlait Schopenhauer), elles pourraient bien nous émanciper – Beck parle de « catastrophisme émancipateur » (avant lui Jean-Pierre Dupuy parlait de « catastrophisme éclairé », et Hans Jonas d'« heuristique de la peur »). Le choc anthropologique de cette conscience d'une commune fragilité rend perceptible le changement de paradigme en cours, nous pousse à abandonner des choix devenus toxiques comme le capitalisme (quand il devient suicidaire) et le nationalisme de repli ; à l'inverse, il produit une cosmopolitisation de certaines stratégies, comme les procès de « justice climatique » intentés un peu partout, ou la reconnaissance de droits à des entités non humaines, ou à des individus non encore nés. C'est que, en se généralisant, l'anticipation d'une catastrophe globale, la conscience d'une fragilité vraiment collective pourraient bien générer (nous n'avons pas d'autre choix que de le vouloir) une conscience planétaire qui nous fasse comprendre et désirer la nécessité d'une société des « communs », ou plutôt « du » commun, au sens de l'agir en commun que prônait déjà Hannah Arendt. Les chantiers sont nombreux à cet égard :

UNE SOCIÉTÉ DES COMMUNS

Tout d'abord le commun du plus important : la gouvernance démocratique. Seule la démocratie, écrit le regretté philosophe Jean-Luc Nancy, peut donner une expression politique à l'incertitude radicale que nous affrontons⁷ ; tous les autres régimes, indexés sur des certitudes dogmatiques (la science, la religion, la tradition), ne sont pas à la hauteur de ces défis. Précieuse démocratie à préserver tant du populisme que de la technocratie, ou gouvernement des experts.

Commun du partage scientifique ensuite, à préserver tant des manipulations politiques que des *fake news* ou des *faits alternatifs* qui traduisent une forme d'indifférence à l'égard du vrai.

Sans doute les scientifiques doivent-ils rester à leur place (« à l'arrière de la voiture » et non au volant, disait l'économiste Keynes), mais une démocratie ne saurait se maintenir sans le respect de vérités (même relatives et provisoires) partagées.

Commun de l'écologie ensuite : non seulement l'attribution du statut de « biens publics mondiaux » aux ressources rares (l'eau par exemple), mais, plus largement, une gouvernance dictée par la conscience d'une commune destinée de tous les vivants. Comme l'écrit Slavoj Žižek, « il nous faudra apprendre à vivre une existence plus fragile, constamment menacée ; il nous faudra changer entièrement d'attitude envers la vie, en tant qu'êtres vivants cohabitant avec d'autres formes de vie »⁸.

Commun de la vie économique ensuite. À l'encontre du règne de la propriété *privée* (qui nous prive de tant de choses), il faudra bien réapprendre les vertus du partage. C'est le très sérieux Comité éditorial du *Financial Times* qui l'écrivait le 3 avril 2020 : « Des réformes radicales – allant totalement à rebours de la direction empruntée depuis quarante ans – devront être mises sur la table. Les gouvernements devront accepter de jouer un rôle beaucoup plus actif dans la vie économique. Ils devront considérer les services publics tels des investissements et non tels des pourvoyeurs de dettes, et trouver des solutions qui réduiront la précarité de l'emploi. La redistribution sera mise sur l'agenda politique ; et les privilèges des classes d'âge avancé et aisées seront remis en question ; des outils politiques comme le revenu universel de base et les impôts sur la fortune devront être mis en œuvre »⁹.

Communs du vivre ensemble, enfin. Pour donner corps aux élans de solidarité (y compris juridique) qui se sont manifestés au cours des mois précédents, il faudra se persuader qu'à l'encontre de la maxime libérale selon laquelle « ma liberté s'arrête là où commence celle des autres », c'est tout l'inverse qui est vrai : ma liberté *s'accroît* en proportion de celle des autres. Autrement dit : nous ne saurions être

libres tout seuls ; ou encore : la liberté engendre des responsabilités, et il est des circonstances dans lesquelles l'intérêt commun l'emporte sur l'intérêt individuel (pour la simple raison qu'il n'est d'individu que social).

UN TEST : LES VACCINS, BIENS PUBLICS MONDIAUX

Et puis encore cet enjeu immédiat : alors que la pandémie est loin d'être arrêtée (si chez nous on discute de l'opportunité d'administrer une troisième dose, en Afrique, la grande majorité des pays affiche moins de 3 % de couverture vaccinale), faire de la vaccination une priorité planétaire, et des vaccins des biens publics mondiaux. Question d'équité sans doute, mais aussi de rationalité médicale : plus longtemps le virus circulera, plus se multiplieront les variants. Qu'attendons-nous pour activer l'exception d'urgence de santé publique permettant de suspendre temporairement les droits attachés à la propriété intellectuelle, comme les accords de Doha, adoptés en pleine crise du Sida, le permettent depuis 2001¹⁰ ? Plus de 400 membres du Parlement européen et anciens chefs d'État, rejoinés par 175 prix Nobel, le réclament. Comment admettre que certains États (le Royaume-Uni, la Suisse, la Norvège...), sensibles aux arguments des lobbies pharmaceutiques, bloquent une revendication aussi légitime ?

S'engager dans cette voie serait un premier pas vers un scénario d'avenir alternatif : non plus les « re » du conformisme frileux, mais les « co » (coopération, co-évolution, confiance, communs) d'un volontarisme lucide.

Post-scriptum : puisque j'ai la chance de m'exprimer dans la revue officielle des Bibliothèques publiques et des Centres culturels de la FWB, je me permets encore ce conseil : se replonger d'urgence dans la lecture des ouvrages de fiction qui, depuis des millénaires, parlent des pandémies (cf. encadré). L'expérience est aussi instructive qu'apaisante : c'est que, si les virus mutent, l'humain reste étrangement semblable à lui-même, capable du meilleur et du pire. ●

Ouvrages de fiction sur les pandémies

- › THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, livre 2 (fin du V^e siècle avant J.-C. ; récit de la peste qui ravagea Athènes en 430-426 avant J.-C.)
- › BOCCACE, *Le Décaméron* (1349-1353)
- › Daniel DEFOE, *Journal de l'année de la peste* (1720)
- › Alexandre POUCHKINE, *Le festin en temps de peste* (théâtre, 1831)
- › Edgar Allan POE, *Le masque de la mort rouge* (1842)
- › Eugène SUE, *Le juif errant* (1844-1845)
- › Octave MIRBEAU, *L'épidémie* (théâtre, 1898)
- › Jack LONDON, *La peste écarlate* (1912)
- › Albert CAMUS, *La peste* (1947)
- › Jean GIONO, *Le hussard sur le toit* (1951)
- › Andrée CHEDID, *Le sixième jour* (1960)
- › Stephen KING, *Le fléau* (1978 et 1990)
- › Gabriel GARCÍA MÁRQUEZ, *L'amour au temps du choléra* (1985)
- › Hervé BAZIN, *Le neuvième jour* (1994)
- › Jean-Marie LE CLÉZIO, *La quarantaine* (1995)
- › Franck THILLIEZ, *Pandemia* (2015)
- › Deon MEYER, *L'année du lion* (2016)

Notes

1. François OST, *De quoi le Covid est-il le nom ?*, Bruxelles, Éditions de l'Académie, 2021.
2. Pour un commentaire, cf. Barbara STIEGLER, *De la démocratie en pandémie : santé, recherche, éducation*, Paris, Gallimard, coll. « Tracts », 2021.
3. *Ibidem*, p. 3.
4. Bernard LATOUR, « La crise sanitaire incite à se préparer à la mutation climatique », *Le Monde*, 25 mars 2020. Cf. aussi Slavoj ŽIŽEK, *Dans la tempête virale*, traduit de l'anglais par Frédéric Joly, Arles, Actes Sud, coll. « Questions de société », 2020, p. 95.
5. Denis LAFAY (dir.), *Maintenant, on fait quoi ?*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « Le monde en soi », 2020 ; Audrey TCHERKOFF (dir.), *Manuel pour une sortie positive de la crise*, Paris, Fayard, 2020 ; Éric FOTTORINO (dir.), *Ce que le Covid nous a appris*, Paris, Le1 Hebdo, 2021 ; Edgard MORIN, *Changeons de voie. Les leçons du coronavirus*, Paris, Denoël, 2020 ; Bernard LATOUR, *Où suis-je ? Leçons du déconfinement à l'usage des terrestres*, Paris, La Découverte, 2021.
6. Ulrich BECK, *The metamorphosis of the world*, Cambridge, Polity, 2016 ; ID., « Emancipatory catastrophism: what does it mean to climate change and risk society? », *Current Sociology*, vol. 63, 2015/1, p. 75s.
7. Jean-Luc NANCY, *Un trop humain virus*, Paris, Bayard, 2020, p. 109.
8. S. ŽIŽEK, *Dans la tempête virale*, op. cit., p. 68.
9. « Virus lays bare the frailty of social contract », *Financial Times*, 3 avril 2020.
10. *Déclaration sur les aspects des droits de propriété intellectuelle qui touchent au commerce et à la santé publique* (14 novembre 2001).

COMMENT « SAUVER » L'ÊTRE HUMAIN

PAR L'ANIMAL ?

PAR GEORGES CHAPOUTHIER

neurobiologiste, philosophe, et poète, directeur de recherche émérite au CNRS, auteur de *Kant et le chimpanzé : essai sur l'être humain, la morale et l'art* (éd. Belin, 2009), et de *Sauver l'homme par l'animal* (éd. Odile Jacob, 2020)

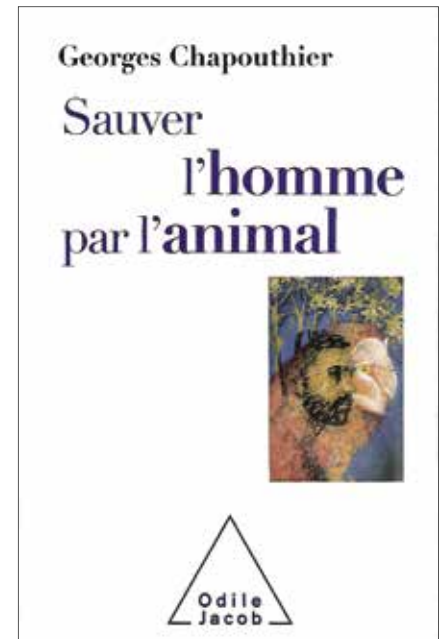
L'être humain, cet étonnant primate que nous sommes, proche parent des chimpanzés et des bonobos¹, ne manque pas de sonder l'étrangeté de sa condition.

Il lui est facile de souligner le succès de ses performances scientifiques et technologiques. Liées à des aptitudes originales de langage et d'écriture², celles-ci ont été multipliées, ces derniers siècles, de manière exponentielle : seule espèce à maîtriser les bases des gènes et des bactéries, l'espèce humaine est aussi la seule à explorer la Lune ou Mars, voire au-delà. Grâce aux progrès de la médecine, il s'en est aussi suivi un développement démographique considérable de notre espèce. Mais hors de ces succès intellectuels, spectaculaires et incontestables, le bilan moral de l'homme reste, en revanche, désastreux. Les brillants essais des moralistes aussi bien que les préceptes éthiques des différentes religions n'ont jamais empêché l'Histoire de notre espèce d'être une suite ininterrompue de guerres, de meurtres, de viols ou de tortures. Beaucoup des dirigeants de l'Histoire, que parfois même nous admirons, – rois, empereurs, conquérants ou dictateurs –, ont commis des actes abominables, qui, en comparaison, feraient passer Al Capone pour un saint ! L'Histoire de l'humanité est une horrible succession de douleur et de sang, qui est la honte de notre espèce. Peut-on améliorer les choses ? Peut-on (enfin) envisager, pour l'homme, un comportement moral digne de sa

grande intelligence ? Dans un récent ouvrage³, j'avais proposé d'améliorer la morale humaine en tirant profit de l'empathie animale que l'être humain porte en lui, mais qu'il ne développe sans doute pas assez. Je voudrais reprendre ici, en quelques arguments, cette proposition originale qui vise à « améliorer l'homme par l'animal »⁴.

COGNITION ET ÉMOTION ANIMALES

Les récents progrès de la science du comportement animal, ou éthologie, ont montré que l'intelligence des animaux n'était pas du tout ce que l'on pensait. Ceux des animaux qui possèdent un système nerveux développé, disons, pour simplifier, les vertébrés et les mollusques céphalopodes, comme les pieuvres, se sont avérés beaucoup plus intelligents que ce que l'on avait jusque-là imaginé. Sur le « plan cognitif », ces animaux sont capables de comportements très complexes. Ils peuvent utiliser des outils pour se procurer de la nourriture ou se protéger. Ils disposent de mémoires performantes et variées. Ils peuvent développer des modes de communication très complexes, sonores ou olfactifs, mais aussi tactiles ou visuels,



et peuvent effectuer des travaux en commun comme la chasse, même entre chasseurs d'espèces différentes. Les grands singes anthropoïdes sont capables d'apprendre la langue gestuelle des sourds-muets et les chiens peuvent comprendre de nombreux éléments des langues humaines, vocabulaire et même grammaire. Beaucoup d'animaux montrent des préférences esthétiques pour certaines formes, certaines couleurs, certains motifs de chant. L'oiseau-jardinier, d'Asie du Sud-Est, construit même, pour séduire sa femelle, des édifices complexes de branchages entourés d'un parterre étincelant d'objets groupés par couleurs. Les animaux sont capables d'éprouver de la douleur et de la souffrance⁵, et même des maladies mentales comme la dépression. Quant à la conscience, plus aucun chercheur sérieux n'imagine aujourd'hui que les animaux vertébrés puissent être dépourvus de conscience, comme l'avaient pensé le philosophe René Descartes et ses successeurs, qui avaient voulu les assimiler à des automates sans pensée. Sur le « plan émotif », les animaux vertébrés⁶ disposent d'un système cérébral similaire au nôtre, qu'on appelle le système limbique, et qui leur permet d'accéder à toute la gamme des émotions que nous pouvons éprouver : émotions



négatives comme la peur ou la colère, émotions positives comme la joie ou l'affection. Des processus hormonaux communs viennent aussi augmenter cette analogie : l'« hormone de l'attachement », qui permet l'attachement entre une mère et son enfant, mais aussi entre deux individus, une hormone qu'on appelle l'ocytocine, se retrouve, dans les mêmes conditions, chez les espèces animales les plus proches de nous.

L'ALTRUISME

Ces processus d'émotion et d'attachement permettent l'apparition de comportements altruistes, de situations où l'empathie se manifeste clairement chez les animaux. Bien sûr, il y a d'innombrables anecdotes d'animaux se portant aide entre eux, même parfois entre des espèces différentes, comme cette lionne qui avait adopté une gazelle, ou ces jeunes bonobos qui essayaient de faire voler un oisillon tombé du nid. On connaît aussi de nombreux cas d'animaux qui portent assistance à des êtres humains (animaux de compagnie comme les chats et les chiens, mais aussi animaux sauvages comme les dauphins). En laboratoire, on a pu montrer, aussi bien chez les singes que

chez les rats, que si un animal peut appuyer sur un levier pour obtenir de la nourriture, mais qu'il s'aperçoit que cet appui délivre, *en même temps*, un choc électrique désagréable à un congénère, il réduit spontanément son taux d'appui, pour ne pas porter préjudice à son congénère. Bref, les exemples de comportements altruistes abondent chez les animaux les plus proches de nous.

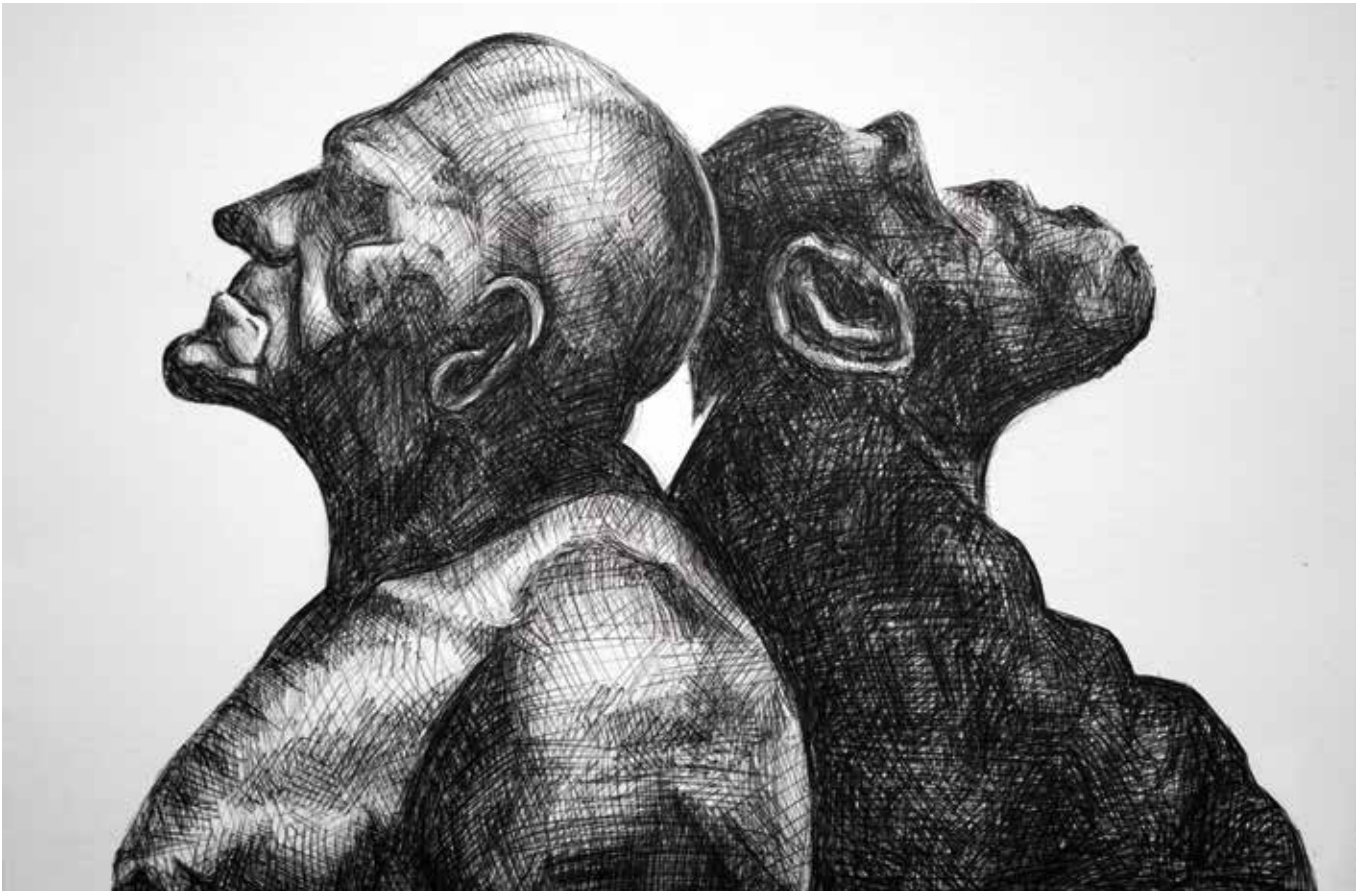
Animal particulier, l'être humain possède lui aussi, à l'image de ses cousins vertébrés, de puissants processus intellectuels sur le plan cognitif comme sur le plan émotionnel et empathique. Mais ce qui fait sans doute sa différence, c'est que, par rapport à ses cousins, il a surdéveloppé ses aptitudes cognitives abstraites et relativement négligé ses aptitudes émotionnelles. Non pas qu'elles n'existent pas, bien entendu : l'empathie fait partie de notre quotidien et, heureusement, l'entraide n'est pas absente de nos sociétés. Et l'on sait que certains individus sont capables de dévouement ou de compassion dans des proportions extrêmes. J'ai dit, plus haut, que nos sociétés produisaient beaucoup de bourreaux, mais elles peuvent aussi parfois produire des êtres d'une grande noblesse de cœur, des « justes », voire des « saints ».

Il reste cependant que, dans le vécu quotidien usuel de nos sociétés, les apti-

tudes empathiques sont souvent considérées comme secondaires ou marginales par rapport aux performances purement cognitives. La sélection des enfants dans les écoles se fonde principalement sur les aptitudes aux langues et aux mathématiques, c'est-à-dire sur des performances cognitives. Les qualités de cœur, d'altruisme, sont rarement encouragées par nos examens ou nos concours. Même dans des professions à visée fondamentalement empathique, comme la médecine humaine ou animale, on a tendance à sélectionner les candidats sur leurs seuls succès langagiers ou mathématiques.

CHANGER L'ESPÈCE HUMAINE ?

Soyons bien clairs. En aucun cas, je ne propose ici de réduire, en quoi que ce soit, l'activité cognitive de l'espèce humaine, qui fait sa grandeur scientifique et technologique et lui permet, entre autres, d'améliorer sa santé et sa longévité. Il ne s'agit nullement de faire de l'homme un sympathique bonobo⁷. Non, ce que je propose, c'est que cette activité cognitive soit *accompagnée* par un meilleur développement, une meilleure prise en compte des aptitudes émotionnelles et empathiques « animales », que l'être humain porte



- en lui, comme ses proches cousins animaux, mais qu'il n'a pas assez développées. Bref, je prône ici un développement harmonieux entre cognition et émotion.

Comment cela est-il pratiquement possible ? L'homme est un animal très social et très fortement modifiable par son éducation. C'est donc bien dans le domaine de l'éducation, à l'école comme au domicile, qu'il faut songer à développer nos aptitudes à l'empathie, voire à la compassion. Quand j'étais jeune existaient, dans les écoles françaises, des cours d'« éducation civique et morale ». Je pense que c'est sur un retour et une amélioration de ces cours, sur le développement d'une « éducation morale et affective de la jeunesse », incluant une ouverture à l'altérité, humaine mais aussi animale, qu'il faut sans doute faire porter les efforts. Bien entendu, l'éducation assurée par l'école n'exclut pas des progrès dans l'éducation reçue des parents au domicile, notamment durant la petite enfance. C'est donc aussi vers une mutation du com-

portement des adultes qu'il faut aller, ce qui suppose, à terme, une mutation profonde de la société dans un sens plus altruiste.

Je voudrais conclure sur un point plus particulier qui concerne nos rapports à venir avec l'intelligence artificielle. Dans un monde où l'intelligence artificielle explose, où les automates et les robots sont appelés à prendre, autour de nous, une place toujours plus grande, comment maintenir notre humanité, notre spécificité d'espèce humaine ? C'est justement en approfondissant le recours à nos aptitudes émotionnelles et empathiques (que, pour le moment, les robots ne possèdent pas) que nous pouvons le faire. Par un ironique retour de l'Histoire, l'être humain, après s'être souvent cru complètement différent des animaux qu'il méprisait, trouve, dans l'émotion animale qu'il porte en lui, un antidote à la robotisation et à la mécanisation qui le guettent.

Ironiquement, c'est donc bien grâce à son animalité que l'être humain ne peut pas devenir une machine ! ●

Notes

1. Jared Diamond, *Le troisième chimpanzé. Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain*, Paris, Gallimard, Paris, 2000.
2. Michel Laguës, Denis Beaudouin, Georges Chapouthier, *L'invention de la mémoire : écrire, enregistrer, numériser*, Paris, CNRS Éditions, 2017.
3. Georges Chapouthier, *Sauver l'homme par l'animal*, Paris, Odile Jacob, 2020.
4. Je renvoie au livre pour le détail des descriptions et pour les innombrables références bibliographiques des travaux cités (notamment ceux de Frans De Waal).
5. Dalila Bovet, Georges Chapouthier, « Les degrés de sensibilité dans le monde animal et leur identification scientifique », dans T. Auffret Van der Kemp, M. Lachance (dir.), *Souffrance animale : de la science au droit*, Cowansville, Québec, Canada, Éditions Yvon Blais, 2013, pp. 13-24.
6. La question est à l'étude chez les mollusques céphalopodes.
7. Par rapport à l'être humain ou au chimpanzé, ses deux cousins les plus proches, le bonobo se caractérise par des mœurs particulièrement pacifiques : il résout tous les conflits par le sexe et non par la bagarre !

OUTILS : LIVRES, DOCUMENTAIRES, ET NUMÉRIQUES

PAR TERRE DE PENSÉES ÉCOLOGIQUES : DES LIVRES DE RÉFÉRENCE

PAR BERNARD LOBET

journaliste

Six ans après l'important dossier consacré, en 2016, par *Lectures* (n°194) au développement durable, il est bon de refaire le point sur les nombreux ouvrages parus depuis et qui ont pour thème l'écologie au sens large.

Les constats dressés en 2016 par Dominique Bourg (« Le monde promis par le développement durable ne s'est pas réalisé, au lieu de quoi nous entrons dans l'anthropocène, une ère caractérisée par une influence aussi massive qu'incontrôlée des activités humaines sur la biosphère », p.22) et par Michel Bougard, qui dénonçait « l'hypocrisie du monde économique et les attermolements des responsables politiques » (p.27), restent valables. Nous commencerons par traiter des problèmes (réchauffement climatique, dangers du numérique, pandémie...) avant de rendre compte de quelques pistes de solutions.

« L'ANTHROPOCÈNE » ? DEPUIS LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

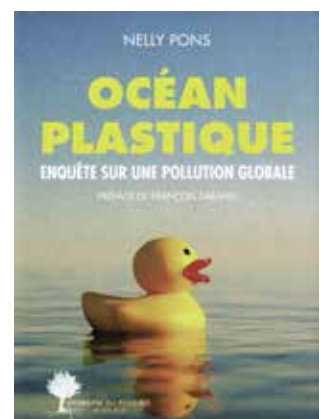
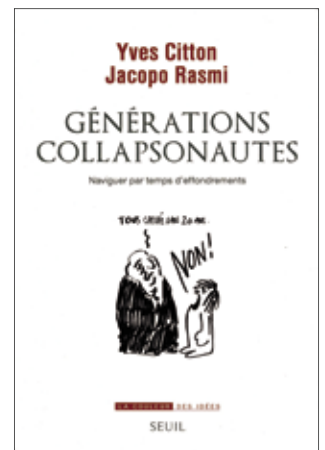
L'anthropocène, en cours depuis la révolution in-

dustrielle, a été défini par Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz (1) comme une révolution géologique d'origine humaine. L'appellation est contestée par certains géologues mais l'essentiel est de comprendre qu'il ne s'agit pas d'une simple crise environnementale passagère mais d'un basculement durable. Le dérèglement climatique s'accélère au rythme de nos émissions de gaz carbonique : plus de la moitié du CO₂ rejeté dans l'atmosphère par la combustion des énergies fossiles l'a été au cours de ces trente dernières années (2). La pollution des océans qui recouvrent 71 % de notre planète et qui absorbent près d'un tiers du CO₂ que nous produisons est un autre sujet d'inquiétude. Plus de huit millions de tonnes de plastique y sont déversées chaque année, qui s'ajoutent aux 150 millions de tonnes qui s'y trouvent déjà. Ces déchets se désa-

grègent en d'innombrables microparticules qui envahissent les écosystèmes et les organismes marins. Aujourd'hui, nous mangeons et buvons du plastique (3). Nous voyons des banquises fondre, des incendies de plus en plus violents se produire sous l'effet de la sécheresse, des inondations dévastatrices, des espèces qui disparaissent... Bref, tout s'effondre, diront les collapsonautes, soulignant ainsi l'urgence d'une adaptation de nos modes de vie et de penser (4). Mais l'état des lieux n'est pas terminé. Il nous faut aussi évoquer le numérique qui n'est pas aussi écologique qu'il peut paraître.

DANGERS DU NUMÉRIQUE : POLITIQUES, PSYCHOLOGIQUES, ET ENVIRONNEMENTAUX

Dans *La nouvelle religion du numérique*, Florence





Rodhain (5), docteur en systèmes d'information, démonte plusieurs idées reçues tendant à faire du numérique un allié de l'écologie. Le « zéro déplacement » et le « zéro papier » sont des mythes. Le télétravailleur va moins souvent au boulot mais, en manque d'interactions sociales, il rend plus souvent visite à des amis ou à la famille. Quant à l'usage du papier, une enquête d'Ipsos en France montre qu'un salarié imprime en moyenne 31 pages par jour dont sept ne sont jamais utilisées (elles sont soit jetées, soit abandonnées sur l'imprimante). On lira aussi *La face cachée du numérique* de Fabrice Flipo, qui met en évidence les pollutions gigantesques occasionnées par le numérique (lors des fabrication, usage, et recyclage). Quant à l'économie du numérique, elle est décrite par Cédric Durand (6) comme un techno-féodalisme. On assiste selon lui à un retour des monopoles, à une dépendance grandissante aux plateformes et à un brouillage de la distinction entre l'économique et le politique.



Ceci donne une actualité nouvelle au féodalisme, sous la forme d'une soumission aux grands systèmes des GAFAM. Les promesses du numérique ne semblent pas très éloignées de celle de la fée électricité : l'illusion d'un monde hors-sol, enfin délivré des pesanteurs terrestres et de ses pollutions. La civilisation électro-numérique est par ailleurs en train de nous conduire vers un semi-confinement durable et anxiogène (7). Les évolutions plus ou moins

récentes des technologies (vidéo à la demande, paiement sans contact, télétravail, enseignement à distance, e-commerce, réseaux sociaux) compliquent les relations de proximité dans l'espace public. De son côté, la pandémie de coronavirus n'a pas seulement mis en évidence la vulnérabilité d'un mode globalisé, elle a aussi renforcé cette tendance déjà en place sous l'effet des technologies : un monde « sans contact » dont les plus pessimistes diront qu'il annonce l'obsolescence des relations humaines directes.

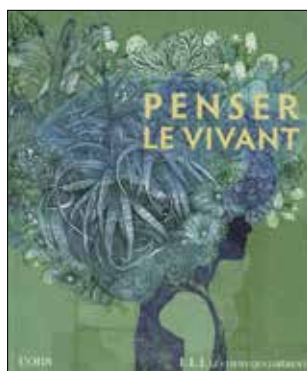
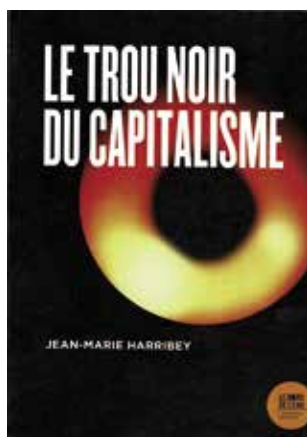
Le juriste et philosophe François Ost (8) a réfléchi aux conséquences morales et juridiques de la pandémie de coronavirus. Il considère cette maladie comme un révélateur de tendances lourdes de notre société : un sous-investissement dans la santé publique, une dépendance vis-à-vis de pays lointains pour des produits d'importance stratégique, l'aggravation des inégalités sociales et de la fracture numérique, etc. Il utilise le terme de « syndémie » de préférence à celui de pandémie, en signifiant par là un entrelacement de maladies, de facteurs biologiques et environnementaux. Les comorbidités liées à des situations sociales précaires sont en partie responsables des formes les plus sévères de cette « syndémie ». Pour tirer les leçons de cet événement qui n'est pas qu'une crise sanitaire, il serait bon, selon l'auteur, de soigner les faiblesses structurelles de notre société. Parmi les changements qu'il appelle de ses vœux figurent en bonne place la relance de

l'économie en direction de l'écologique et du numérique ainsi qu'une meilleure association de la population à la prise des décisions.

« MÉGAMACHINE » CAPITALISTE VERSUS « VIVANT DU MONDE »

Poursuivons par une étude qui prétend livrer une clé de compréhension des désastres pandémiques, climatiques et écologiques contemporains en fouillant dans l'histoire des structures de domination. Le journaliste et dramaturge allemand Fabian Scheidler (9) a travaillé pour l'organisation altermondialiste Attac. Dans *La fin de la mégamachine*, il distingue quatre tyrannies : la violence physique, la peur des conséquences économiques négatives ou de la disqualification sociale, le pouvoir idéologique et enfin la pensée linéaire reposant sur le calcul des lois de cause à effet. Cette dernière tyrannie est à combattre selon F. Scheidler par la reconnaissance du caractère vivant du monde, qui n'est pas calculable. La planète ne serait durablement habitable qu'à condition d'abandonner l'idée d'une nature dominée par cinq siècles de capitalisme au profit d'une coopération sociale et écologique.

La crise actuelle est bien celle du capitalisme, confirme Jean-Marie Harribey (10), un des animateurs d'Attac-France et des Économistes atterrés. Dans *Le trou noir du capitalisme*, il fustige les rapports sociaux inégalitaires et l'accumulation de capitaux. La



métaphore du titre évoque une absorption des activités humaines et des ressources naturelles dans une logique d'expansion infinie. Pour sortir de l'impasse, il faudrait redonner du sens et de la dignité au travail, instituer des biens communs qui ne soient pas réductibles à des marchandises et « socialiser la monnaie pour lui rendre son caractère collectif et politique », car ni le marché ni la monnaie ne sont bannis de cet essai de socialisme écologique.

Comment imaginer un monde au-delà du capitalisme ? George Monbiot (11) part du constat que la compétition et l'individualisme nous conduisent droit dans le mur. Selon l'écrivain britannique, il suffirait de s'appuyer sur les valeurs proprement humaines de l'altruisme et de la coopération. Dans cette perspective, la démocratie et l'économie, détachées du système néolibéral, seraient capables de nous permettre de reprendre le contrôle de nos vies et de construire une société meilleure.

L'écologie politique jette aussi un autre regard sur le vivant. Un ouvrage collectif, composé d'une vingtaine de contributions parues dans *L'Obs* (12), se donne pour ambition de *Penser le vivant* sans le détruire afin de renouer le lien rompu avec la nature. On y retrouve des penseurs aussi différents que Philippe Descola, Vinciane Despret, Yuval Noah Harari, Bruno Latour, Baptiste Morizot, Corine Pelluchon, James Scot ou Frans De Waal. Ce dernier invite par exemple l'espèce humaine à ne pas se sures-

timer. L'éthologue et primatologue néerlandais montre que les animaux possèdent des capacités que nous avons longtemps considérées comme spécifiquement humaines : altruisme, empathie, transmission culturelle, conscience de soi, sens de la justice... (13).

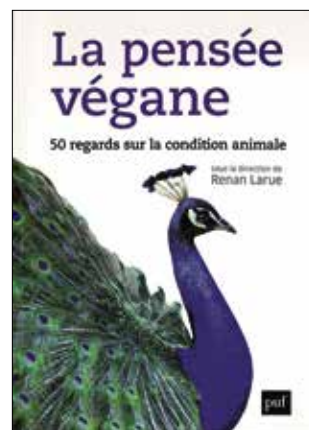
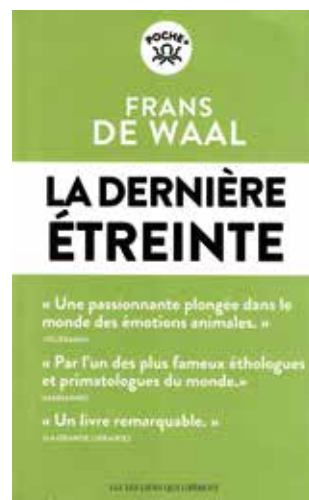
Quel est le statut de l'humain dans la nature ? Baptiste Morizot, par ses diverses expériences de pistage des loups notamment, repose la question de nos relations avec les animaux sauvages pour tenter de remettre l'humain à sa place (14). Il appelle à ajuster notre regard envers l'ensemble du vivant et à considérer que nous ne sommes qu'une espèce parmi dix millions d'autres (animaux, végétaux, bactéries, champignons...) qui n'appartiennent pas à un autre règne. Les autres vivants sont plus qu'un décor ou un stock de ressources : ils rendent la vie des humains possible et la terre habitable. Morizot n'est ni un antisépéciste ni un égalitariste. Il estime qu'une conversion du regard est nécessaire pour prendre conscience de notre interdépendance avec les autres formes du vivant. Il demande des « égards ajustés » aux intérêts des autres vivants. C'est ce qu'il appelle la « cosmopolitisme ».

Certes, nous aimons les bêtes, mais pouvons-nous vivre sans les tuer ? La question est examinée dans un gros dictionnaire collaboratif, riche d'une cinquantaine de contributions réunies sous le titre *La pensée végétale* (15). D'abolitionnisme à zoopolis, en passant par carnisme, droit animalier, prédation, spécisme ou en-

core vulnérabilité animale, cet ouvrage permet d'approfondir les arguments véganes et anti-véganes.

Une autre philosophe de l'environnement, Virginie Maris (16), invite à limiter l'emprise humaine sur la planète. Au rythme où la nature se dépeuple, d'ici deux cents ans le plus gros mammifère terrestre sera la vache ! Comment réhabiliter l'idée de nature au sens de la part sauvage du monde que nous n'avons pas créée ? La philosophe souligne la constance, dans l'histoire de la pensée occidentale, de la reconnaissance d'une altérité radicale du monde naturel. Ce grand partage entre nature et culture, entre humains et non-humains, a suscité diverses formes de protection de la nature, notamment la conservation des ressources d'un point de vue utilitaire, mais aussi les approches fondées sur la notion de biodiversité (17) et qui se passent de la séparation entre les humains et la nature.

Car nous avons besoin de la nature pour être humains, nous glisse à l'oreille Alix Cosquer (18). La recherche du contact avec la nature permet de développer des valeurs moins centrées sur la satisfaction immédiate, d'avoir une autre perception de l'espace et du temps. La crise du climat nous pousse à appréhender de nombreuses temporalités : cosmologique, géologique, biologique, historique, sociale et vécue. Diverses trajectoires cohabitent et interfèrent, explique Bernadette Bensaude-Vincent (19), historienne des sciences, qui remet en cause le dualisme entre l'homme et le monde



- et la linéarité du temps, qu'elle pointe vers le progrès ou vers l'effondrement.

« TRANSITION » DANS TOUS LES DOMAINES

Et maintenant, que faire ? Parier sur la transition écologique, répond Laure Waridel (20). Les solutions existent, dit-elle. Il ne faut plus confondre croissance économique et bien-être, ni argent et richesse. Concrètement, elle invite à « tamiser », c'est-à-dire à ne plus investir dans les énergies fossiles, l'armement ou le nucléaire mais au contraire dans les énergies vertes, les transports publics et l'économie sociale. On pourrait aussi manger autrement en réduisant le gaspillage alimentaire et la consommation de viande, planter des arbres, etc. Comment se mobiliser ? Par des actions judiciaires, des grèves pour le climat et des actes de désobéissance civile, à l'instar d'Extinction Rebellion.

Un autre mouvement entend dépasser un modèle de civilisation caractérisé par la destruction de la nature et l'oppression des femmes : l'écoféminisme. C'est une nébuleuse disparate et fantasque, avoue l'agrégée de philosophie Jeanne Burgart-Goutal (21) après une dizaine d'années de recherches sur cette mouvance née il y a quarante ans et qui combine critique du capitalisme et de la technoscience, réappropriation par les femmes de leur corps et redécouverte de sagesse traditionnelles. Comment éduquer les enfants ? L'écoformation invite, dans la lignée d'Une

société sans école d'Ivan Illich (1971), à apprendre par le contact direct avec l'environnement. Une sorte d'école buissonnière que Thierry Pardo (22) a pratiquée avec ses deux enfants. Il en a tiré un livre poétique sur ses expériences de vie : le mystère des forêts, le silence des déserts, le tumulte des villes, la profondeur des mers, l'ivresse des cimes montagneuses...

La conclusion de ce petit tour d'horizon des pensées écologiques actuelles nous est fournie par deux ouvrages : *Mutation* (23) et *Le Retour de l'exil* (24). Le premier estime que l'aventure humaine ne fait que commencer : les virus mutent, pourquoi pas nous ? Le deuxième rappelle que ce n'est pas la technologie qui est le problème mais plutôt le rapport des sociétés avec elle. Pour le philosophe Miguel Benasayag, le vivant et la culture, dans leur complexité, doivent échapper au pur fonctionnement et au seul profit. ●

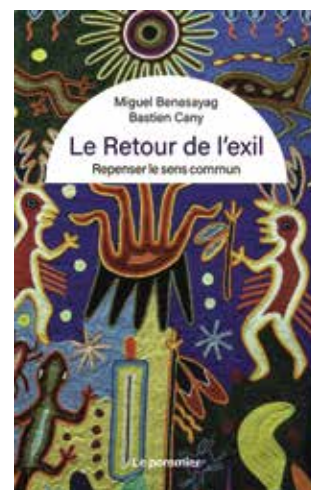
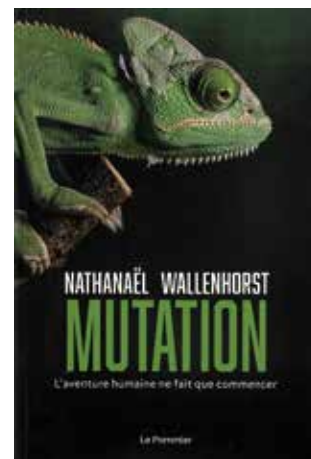
1. **Christophe BONNEUIL et Jean-Baptiste FRESSOZ, *L'événement Anthropocène : la Terre, l'histoire et nous* (nouvelle édition), Points, coll. « Points Histoire », 2016, 332 pages, 9,50 €.**
2. **David WALLACE-WELLS, *La Terre inhabitable : vivre avec 4°C de plus*, traduit de l'anglais par Cécile Leclère, Laffont, 2019, 332 pages, 21 €.**
3. **Nelly PONS, *Océan plastique : enquête sur une pollution globale*, Actes Sud, coll. « Domaine du possible », 2020, 384 pages, 22 €.**
4. **Yves CITTON et Jacopo**

RASMI, *Génération collapsonautes : naviguer par temps d'effondrements*, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2020, 270 pages, 23 €.

5. **Florence RODHAIN, *La nouvelle religion du numérique : le numérique est-il écologique ?*, Libre & Solidaire, EMS, coll. « Versus », 2019, 130 pages, 10,90 €. Voir aussi : **Fabrice FLIPO, *La face cachée du numérique : l'impact environnemental des nouvelles technologies*, L'Échappée, coll. « Pour en finir avec », 2013, 135 pages, 12 €.****
6. **Cédric DURAND, *Techno-féodalisme : critique de l'économie numérique*, Zones, 2020, 253 pages, 18 €.**
7. **Gérard DUBEY et Alain GRAS, *La servitude électrique : du rêve de liberté à la prison numérique*, Seuil, coll. « Anthropocène », 2021, 370 pages, 23 €.**
8. **François OST, *De quoi le Covid est-il le nom ?*, Académie royale de Belgique, coll. « L'Académie en poche », 2021, 112 pages.**
9. **Fabian SCHEIDLER, *La fin de la mégamachine : sur les traces d'une civilisation en voie d'effondrement*, traduit de l'allemand par Aurélien Berlan, Seuil, coll. « Anthropocène », 2020, 611 pages, 23 €.**
10. **Jean-Marie HARRIBÉY, *Le trou noir du capitalisme : pour ne pas y être aspiré, réhabiliter le travail, instituer les communs et socialiser la monnaie*, Le Bord de l'eau, coll. « L'économie encastree », 2020, 294 pages, 20 €.**
11. **George MONBIOT, *Reconstruire sur les***



- ruines du capitalisme : s'émanciper par le partage et la coopération*, traduit de l'anglais par Amanda Prat-Giral, Actes Sud, coll. « Domaine du possible », 2021, 228 pages, 21 €.
12. **Éric AESCHIMANN, Lorraine KLEINDIENST et Rémi NOYON (dir.)**, *Penser le vivant*, Les Liens qui libèrent/L'Obs, 2021, 190 pages, 20 €.
13. **Frans DE WAAL**, *La dernière étreinte : le monde fabuleux des émotions animales... et ce qu'il révèle de nous*, traduit de l'anglais par Cécile Dutheil de la Rochère, Les Liens qui libèrent, coll. « Poche », 2020, 390 pages, 8,90 €.
14. **Baptiste MORIZOT**, *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Actes Sud, coll. « Mondes sauvages. Pour une nouvelle alliance », 2020, 324 pages, 22 €.
15. **Renan LARUE (dir.)**, *La pensée végétale : 50 regards sur la condition animale*, PUF, 2020, 652 pages, 29,50 €.
16. **Virginie MARIS**, *La part sauvage du monde : penser la nature dans l'Anthropocène*, Seuil, coll. « Anthropocène », 2018, 259 pages, 19 €.
17. **Hervé LE GUYADER**, *Biodiversité : le pari de l'espoir*, Le Pommier/Humensis, 2020, 147 pages, 16 €.
18. **Alix COSQUER**, *Le lien naturel : pour une reconversion au vivant*, Le Pommier/Humensis, 2021, 172 pages, 14 €.
19. **Bernadette BENS AUDE-VINCENT**, *Temps-paysage : pour une écologie des crises*, Le Pommier/Humensis, 2021, 296 pages, 20 €.
20. **Laure WARIDEL**, *La transition, c'est maintenant : choisir aujourd'hui ce que sera demain*, Écosociété, 2019, 375 pages, 22 €.
21. **Jeanne BURGART-GOUTAL**, *Être écoféministe : théories et pratiques*, L'Échappée, coll. « Versus », 2020, 317 pages, 20 €.
22. **Thierry PARDO et Lucie SAUVÉ**, *Les savoirs vagabonds : une géopoétique de l'éducation*, Écosociété, coll. « Parcours », 2019, 134 pages, 15 €.
23. **Nathanaël WALLENHORST**, *Mutation : l'aventure humaine ne fait que commencer*, Le Pommier/Humensis, 2021, 269 pages, 18 €.
24. **Miguel BENASAYAG et Bastien CANY**, *Le retour de l'exil : repenser le sens commun*, Le Pommier/Humensis, 2021, 176 pages, 14 €.



PLANTES PIONNIÈRES :

WILD PLANTS, DOCUMENTAIRE DE NICOLAS HUMBERT

PHILIPPE DELVOSALLE
 rédacteur à PointCulture

Un Amérindien du Dakota, un enseigneur clandestin à Zurich, un couple de jardiniers à Detroit et les membres d'une coopérative maraîchère à Genève parlent de leur relation à la terre et au végétal. Avec des mots et avec les mains, par les gestes filmés de leur travail quotidien.

Je ne crois plus qu'en un petit brin d'herbe

Oublié sur la voie ferrée

Je ne crois plus qu'en un petit brin d'herbe

Ressuscité au milieu des pavés

Toi tu l'arraches avec tes bulldozers

Roi de l'or

Esclave de l'or

Toi tu l'enterres avec tes quatre hivers

Fils de la mort

Et père de la mort

Moi je te hais depuis le fond des âges

Mais quand même dans mon désespoir

Je t'aimerai toujours bien davantage

Que toi tu n'aimes

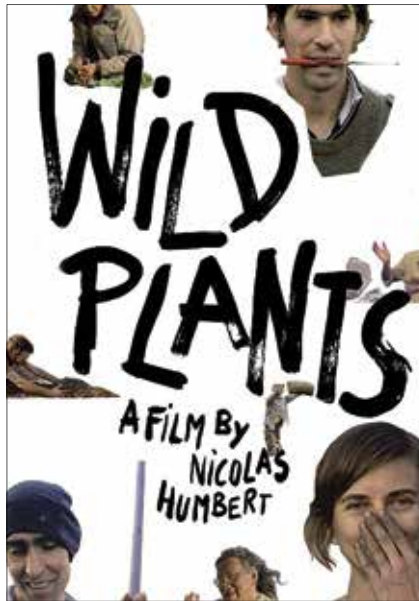
Sous ton parasol noir

Je ne crois plus qu'en un petit brin d'herbe

Oublié

(Brigitte Fontaine et Areski Belkacem, chanson « Le petit brin d'herbe », 1977)

Au milieu des années 2010, le cinéaste Nicolas Humbert se demande quel sujet lui permettrait, par le biais d'un film, de « parler d'espoir, de possibilités de vie et d'approches permettant de transformer l'état actuel du monde – précisément une époque qui, souvent, peut sembler vraiment sombre en raison de ses nombreux scénarios de destruction ». Pour *Wild Plants*



(Suisse-Allemagne, 2016), il décide de partir en Suisse et aux États-Unis à la rencontre d'une poignée d'individus, de petits groupes et de collectifs qui entretiennent un rapport intense à la terre via l'amour des plantes.

Le point de départ de la réflexion du documentariste peut faire penser à la question qui sous-tend la construction du documentaire à succès *Demain* (Cyril Dion et Mélanie Laurent, France 2015) : « Et si montrer des solutions, raconter une histoire qui fait du bien, était la meilleure façon de résoudre les crises écologiques, économiques et sociales que traversent nos pays ? » À part une étape des deux équipes de tournage à Detroit, les ressemblances s'arrêtent là. Là où *Demain* appuie très fort sur la lisibilité du sens et l'efficacité didactique de son récit (interviews d'experts, chansons à texte surlignant le contenu des séquences, structure en chapitres, informations reprises en incrustations textuelles dans l'image, etc.), *Wild Plants* joue la carte du sensible, du poétique, d'une structure plus libre et parfois même empreinte de mystère. Cadrant avec le même brio les paysages

en plan large et les mains et gestes en gros plan, Nicolas Humbert et Marion Neumann – sa complice derrière la caméra – donnent un tout autre registre à la parole. Ils font entendre des pensées et des visions du monde qui ne sont pas théoriques mais qui naissent – qui poussent – dans la terre, après des milliers d'heures passées pour chacun des intervenants du film à préparer la terre, à semer, à sarcler, à observer les plantes qui poussent et celles qui ne poussent pas, à apprendre à les connaître, à récolter et récupérer leurs semences, etc. – et, surtout, à travailler, observer et réfléchir dans un même élan. La bande-son du film partage avec eux ce même rapport sensoriel à la nature et au monde qui nous entoure : deux capsules séchées de graines de coquelicots se transforment en maracas, l'entrechoquement de bûches d'essences et de degrés de dessiccation différentes produit des sons qui, mis en boucle, donnent la base rythmique d'un morceau de rock qui se déploie progressivement, etc.

CYCLIQUE ET NON LINÉAIRE

Les cycles (de la vie, de la transformation de la matière organique, des saisons, etc.) sont omniprésents dans le film et inspirent aussi sa construction (des retours fréquents et très libres sur les mêmes lieux et protagonistes). En chargeant sa brouette de compost, Andrew Kemp, jardinier-philosophe de Detroit, raconte « être en contact avec ce cycle, accepter la vie et ce que nous appelons la mort... puis voir que rien ne meurt mais que tout se transforme, [et que] cela m'aide de savoir que je fais partie du même cycle ». Pour Kinga Osz, jeune femme d'origine hongroise établie à ses côtés dans la ville postindustrielle en ruines, « Le cœur de tout est le compost. Jusque-là pour moi, les choses avaient un début et une fin,



Nicolas Humbert - *Wild Plants* © M Pitteloud & Close Up Films

mais par le compost j'ai compris qu'il n'y avait que des étapes le long d'un cycle de vie. » Pour l'activiste amérindien Milo Yellow Hair (un ancien de l'insurrection de Wounded Knee en 1973) : « Nous sommes aussi des plantes et il nous faut soixante-dix à quatre-vingts ans pour nous transformer. » Quant à Maurice Maggi, le *Guerilla Gardener* de Zurich, il utilise les mots *perpetuum mobile*, mouvement perpétuel, pour évoquer cette histoire qui n'a ni début ni fin.

« LES PLANTES PIONNIÈRES SONT MES CAMARADES POLITIQUES. »

Filmé souvent de nuit, lors de ses sorties clandestines, Maggi sème sans autorisation des chardons, des mauves, des citrouilles, des radis, des poireaux, etc., sur les terre-pleins, les trottoirs, dans les *no man's land* et les interstices de sa ville. « Les plantes pionnières sont l'avant-garde des plantes. C'est dans ce

sens que je me sens lié à elles. Avec les années, on apprend leur langue, c'est comme une relation. »

Le terme *wild plants*, plantes sauvages, mauvaises herbes peut s'appliquer autant aux végétaux eux-mêmes que, par rebond, à ceux qui les chérissent, un peu à l'écart des normes de la société dominante. La part politique du film transparait dans les nouvelles relations que leurs actes mettent en branle autour des questions d'argent, de choix des modes de production et de distribution (« Aux États-Unis, un fruit qui ne vient pas d'un magasin est considéré comme sale – et comme non comestible – par beaucoup de gens. ») et de rythmes de vie (« Dans ma vie, j'aime ralentir, prendre le temps de vivre. Et qui mieux que les végétaux peuvent nous apprendre ça ? Même si tout n'est pas rose, que ça n'a rien à voir avec l'idéal judéo-chrétien/Walt Disney : les végétaux aussi se font la guerre ! »).

Et Milo Yellow Hair d'ajouter : « [En étant en contact avec le cycle de la nature] vivez la vie. N'ayez pas peur. Notre

problème c'est les gens qui ont peur et qui ont les armes et l'argent. Si eux ont peur, c'est la société qui en pâtit. »

Il aura fallu au cinéaste dépasser la méfiance de certains de ses intervenants, comme les jeunes horticulteurs militants des Jardins de Cocagne à Genève : « Avec Marion Neumann, la cadreuse du film, nous avons plusieurs fois participé aux travaux des champs et aidé à la récolte de carottes et de plantes avant que le tournage ne commence. Il s'agissait vraiment dans un premier temps de se faire connaître et de gagner leur confiance. Ils avaient une position très critique vis-à-vis de tout ce qui est lié aux médias et au cinéma. Il a d'abord fallu bien clarifier que mon projet n'avait rien à voir avec la télévision normale et que le travail sur le film devait réellement être un projet commun. C'est en cela qu'il est important pour la réalisation d'un tel film d'avoir du temps, afin qu'une proximité puisse s'installer, permettant ensuite de parler librement. » (Nicolas Humbert, livret du DVD) ●

DÉVELOPPEMENT DURABLE ET NUMÉRIQUE

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire-dirigeante, Pôle professionnel,
Bibliothèque centrale des Riches-Claires
pour la Région de Bruxelles-Capitale

Avant toute chose, une définition s'impose. En effet, on parle beaucoup de développement durable mais sait-on exactement ce que ce terme recouvre ? Et quelle est son application au niveau numérique ?



L'expression « développement durable » vient du rapprochement de deux mots qui, mis ensemble, définissent un modèle d'organisation de la société où :

- le développement attire l'attention sur l'amélioration des performances (économiques, sociales...) d'une société ;
- le terme durable caractérise une chose qui tient dans la durée, qui est stable et résistante.

La combinaison des deux mots donne la définition du développement durable : « l'amélioration des performances d'une société pour la rendre stable dans le temps »¹. Cette stabilité s'appuie sur trois piliers fondamentaux : l'économique, le social et l'écologique. Nous allons donc analyser ces trois aspects au niveau numérique et voir si développement durable et numérique vont de pair.

LE NUMÉRIQUE ET LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

Il s'agit là de l'aspect le plus évident. En effet, le développement économique passe inévitablement par le numérique ! Aucune société ne peut se permettre de ne pas avoir de présence numérique, que ce soit par un site internet, une présence sur les réseaux sociaux ou un système de paiement en ligne. Sans compter l'aspect gestion des stocks, des factures et des communications clients... Pour autant, on peut difficilement calculer l'impact du numérique sur le chiffre d'affaires ou l'offre d'emploi.

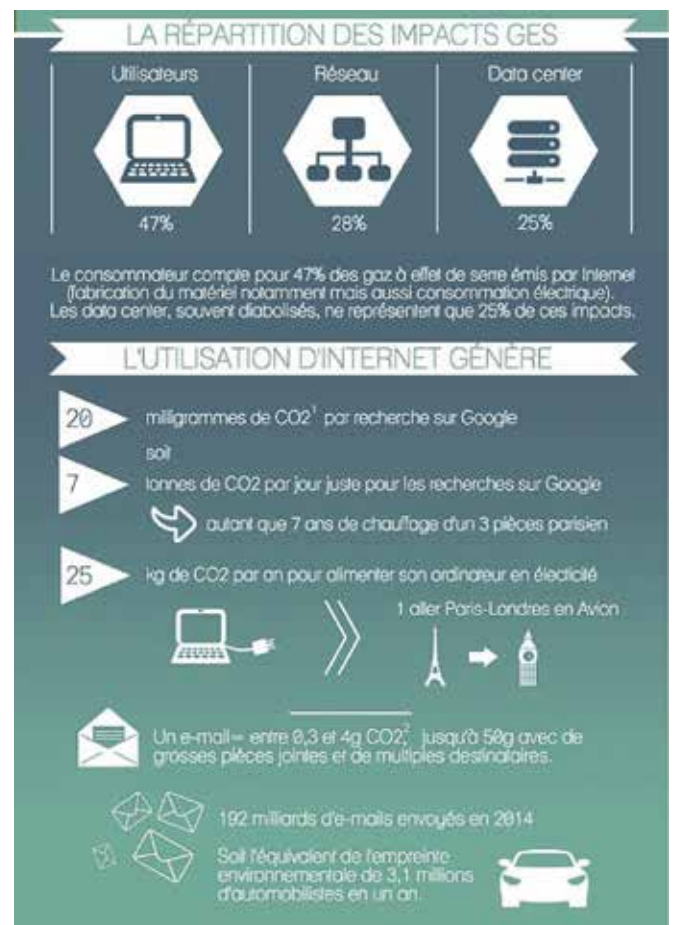
LE NUMÉRIQUE ET LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Parlons d'abord du plus évident : le numérique permet de développer les liens

via les téléphones portables, les sites internet et surtout les réseaux sociaux. Avec la multiplication des accès numériques, les informations sont à un clic ! Cela pourrait donc permettre à tous d'avoir accès au savoir...

Autre aspect important du numérique par rapport au développement social, ce sont les réseaux sociaux. Le partage d'information de façon quasi instantanée peut permettre à tous de développer un esprit de groupe et d'appartenance qui devrait permettre de développer l'esprit critique.

Malheureusement, c'est surtout l'inverse qui est observé. Le système d'algorithmes lié à ces réseaux (principalement les GAFA – Google Amazon Facebook Apple) ne montre aux usagers de ces réseaux que des choses auxquelles ils sont intéressés. Qui n'a pas déjà cliqué sur un article ou une publicité avant d'être inondé de propositions du même genre.



À titre d'exemple : si je suis intéressée par des brochures style années 1950 et que je m'abonne à un groupe lié à ce sujet, la plupart des suggestions qui me seront données tourneront autour des brochures. Autre exemple d'actualité : si je clique sur un article consacré au vaccin anti-Covid, j'en recevrai beaucoup d'autres et c'est alors à moi de savoir faire le tri entre les vraies et fausses informations.

Restons dans l'aspect un peu plus négatif : la fracture numérique et l'illectronisme. Tout le monde n'a pas accès à un ordinateur ou à un smartphone ; non seulement en Occident mais surtout partout dans le monde.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la fracture numérique n'est pas en voie de régression, elle touche tout le monde : jeunes ou vieux, en difficulté financière ou pas. Nous l'avons bien remarqué avec la crise du Covid et les confinements successifs. Combien

de jeunes n'ont-ils pas réussi à suivre leurs cours par manque d'accès à un ordinateur ou à l'Internet ? Combien de personnes ont dû télétravailler avec de vieux ordinateurs qui traînaient dans les maisons et qui n'étaient même pas dotés de micro et de webcam ? Ou combien de gens ne disposant pas de PC ont dû se contenter de leur smartphone ou d'une tablette ?

Au-delà de l'aspect matériel, il convient de reconnaître que tout le monde ne sait pas (bien) utiliser son ordinateur. Effectuer une recherche Google de manière efficace n'est pas si aisé. Il faut savoir restreindre les termes afin d'avoir une réponse pertinente. Pourtant, la plupart des personnes se contentent de la première réponse sans chercher plus loin et, surtout, sans vérifier les sources.

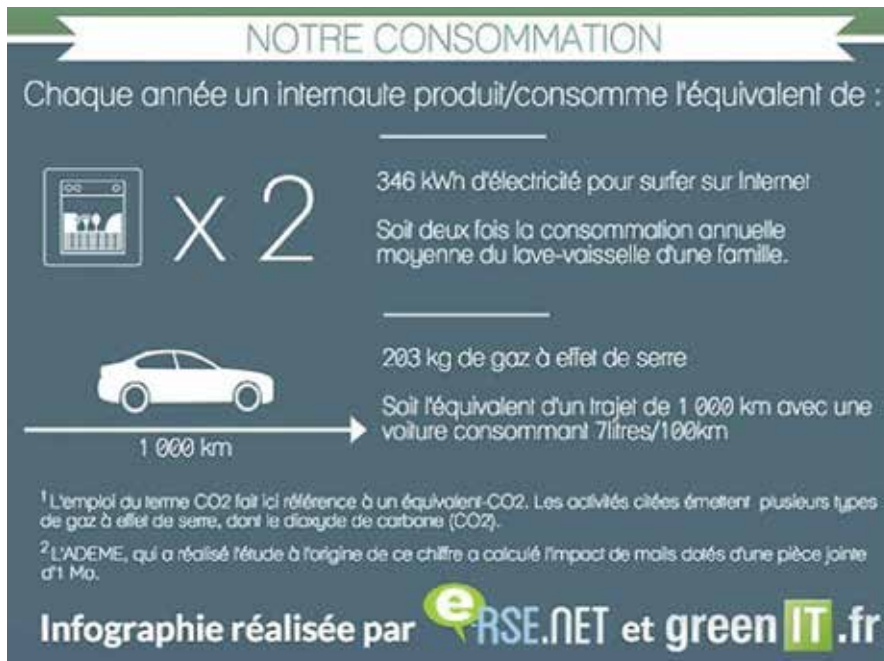
Il est important de ne pas confondre avoir accès à l'information et savoir utiliser tous ces outils !

LE NUMÉRIQUE ET L'ENVIRONNEMENT

C'est ici que le bât blesse. On entend en effet énormément parler de l'impact environnemental du numérique. Mais qu'en est-il vraiment ?

Selon une étude du think tank The Shift Project dans son rapport « Déployer la sobriété numérique »³, la part estimée d'émission de gaz à effet de serre pour le numérique aurait été de 4 % en 2019. Dans ces 4 % sont comprises l'utilisation des réseaux et la fabrication des terminaux (smartphones et ordinateurs). C'est d'ailleurs cette production qui contribuerait à plus de la moitié de ces 4 %.

Les terminaux sont connectés entre eux par des infrastructures réseaux (câbles terrestres et sous-marins, antennes de réseaux mobiles, fibres, etc.) pour échanger des informations qui seront ensuite stockées et traitées dans les centres de données (datacenters). ▶



► « Or chacun de ces éléments nécessite de l'énergie non seulement pour fonctionner (phase d'utilisation) mais également, avant cela, pour être produit. L'extraction minière des matières premières, les processus industriels puis les livraisons aux consommateurs et consommatrices nécessitent des ressources conséquentes, loin d'être négligeables », précise le rapport du Shift Project.

Tout n'est certes pas perdu car, au-delà de cette pollution, le numérique permet de diminuer l'usage des transports par la dématérialisation du travail et des réunions, tout comme le développement de plateformes de covoiturage et/ou de voitures partagées. De plus, les réseaux sociaux peuvent permettre d'éveiller les consciences en partageant des idées et des solutions au quotidien.

Une population sur-connectée va être plus exigeante à propos des sources de ses achats et de la traçabilité des biens. Les entreprises se doivent d'être honnêtes avec leurs consommateurs car ceux-ci peuvent vérifier les informations en très peu de temps. En 2016, selon Ipsos, près de huit Français sur dix disaient chercher davantage à connaître l'origine d'un produit alimentaire avant de l'acheter et près d'un Français sur deux (47 %) se renseignait

sur Internet avant d'acheter un article en magasin. Toujours selon ce sondage : 85 % des consommateurs français ont fait un achat lié à une bonne cause, 78 % ont acheté un produit avec un bénéfice environnemental, 58 % ont boycotté une entreprise après avoir su qu'elle n'était pas responsable. Ainsi la transparence est-elle le troisième critère d'achat (51 %) après les critères de la qualité (60 %) et du prix (71 %).

Ces quelques chiffres montrent l'impact du numérique et des réseaux sur les consommateurs ! L'e-réputation est donc primordiale pour les entreprises et cela a un impact sur leur développement écologique et économique. Le développement d'applications de vente en seconde main et son énorme succès ont d'ailleurs poussé certains géants du commerce à suivre la tendance : Ikea vend maintenant des meubles de seconde main, tout comme Amazon qui revend à moindre coût des objets renvoyés. Sans oublier la création de plateformes responsables comme Too Good to Go qui permet d'acheter des invendus à moindre prix ou bien le crowdfunding qui permet à tous de participer financièrement au développement d'un produit.

Les gouvernements ont aussi leur rôle à jouer afin de permettre et favoriser une

utilisation numérique plus verte. En ce sens, l'Union européenne a développé un Green Deal qui souligne l'importance des technologies numériques dans le renforcement des Objectifs du développement durable à l'horizon 2030³.

Le développement des smart cities entre lui aussi dans cet objectif. Il s'agit de créer des villes qui sont adaptées aux besoins du présent mais qui préservent aussi les ressources pour l'avenir. Leur objectif peut être résumé en trois points : améliorer le confort des habitants tout en disposant de transports plus efficaces et en respectant l'environnement.

En conclusion, on ne peut plus nier aujourd'hui l'implication du numérique dans le développement durable. Bien utilisé et de manière responsable, celui-ci peut-être un allié dans le développement des entreprises, des liens sociaux et même de l'environnement ! ●

Notes

1. <https://www.mtaterre.fr/dossiers/le-developpement-durable/cest-quoi-le-developpement-durable>
2. <https://theshiftproject.org/article/deployer-la-sobriete-numerique-rapport-shift/>
3. <https://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/HTML/?uri=CELEX:52019DC0640&from=EN>



ACTIONS EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

CULTURE... DURABLE ? AVEC LES CENTRES CULTURELS À BRUXELLES

PAR LAPO BETTARINI

directeur de La Concertation-Bruxelles asbl

LE DÉBUT ET LE CONTEXTE AFIN D'ÊTRE VRAIMENT « DURABLES »

L'évolution des pratiques et initiatives dites « durables » progresse rapidement, secouée par toutes sortes de changements, culturels, politiques et sociaux depuis plusieurs décennies. Ainsi s'accroît notre attention (individuelle et collective) à l'impact que nous avons tou.te.s sur l'environnement... et sur la planète dont nous disposons. En effet, bien que plusieurs d'entre nous s'aventurent depuis l'enfance sur Mars ou d'autres mondes lointains grâce aux histoires de Ray Bradbury ou aux nombreuses œuvres de science-fiction (dont j'étais, et suis, un dévoreur enthousiaste), nous vivons sur une seule planète. Mais comment la culture, et plus particulièrement le petit réseau des centres culturels de Bruxelles et les associations membres de La Concertation Action Culturelle Bruxelloise¹, LAC pour les ami.e.s du secteur culturel qui aiment les acronymes, peuvent-ils contribuer à cette réflexion sur la manière de rendre les lieux, les pratiques et les projets plus durables ?

Soucieuse d'encourager les dynamiques de renforcement mutuel entre et avec ses membres, LAC soutient fortement la volonté de ces dernier.e.s de développer des mécanismes d'échange et de synergie favorisant l'ouverture et s'appuyant sur le contexte réflexif bruxellois. Inspirées par la tenue de réunions régulières entre les chargés de communication de son réseau de membres, les rencontres « Hélice » constituent un espace unique pour rassembler les membres autour de préoccupations

sectorielles et intersectorielles (communication, programmation, gestion administrative et financière, métiers techniques, etc.). Mises en place de façon officielle en avril 2017, ces rencontres envisagent la constitution et l'accompagnement de groupes de travail pérennes en vue de développer et d'appliquer une vision commune bruxelloise. Comme le terme « Hélice » le suggère : rassembler des pales (les membres) autour d'une structure en mouvement (LAC) pour créer un ensemble dynamique et puissant qui insuffle des idées nouvelles à Bruxelles.

Depuis 2019, LAC a rassemblé ses membres autour de la question de la durabilité, au départ d'un état des lieux des « bonnes pratiques » au sein du réseau : les difficultés, les expériences et la réflexion sur tout ce qui impacte l'environnement (gestion des bâtiments, gestion quotidienne d'une association, de son équipe, définition et mise en place d'un projet, d'ateliers...). Le but n'est pas de contraindre, mais d'insuffler de nouvelles manières de faire. Cela peut commencer par des choses toutes simples et peu coûteuses, dont une meilleure communication au niveau des équipes pour que chacun.e devienne partie prenante d'une réflexion-action pour une culture plus soutenable.

Concrètement, nous avons commencé par réfléchir aux huit thématiques suivantes : achats, bruit, déchets, eau, énergie, espaces verts, mobilité, sol. Au début de nos rencontres, nous avons considéré l'option de nous concentrer sur une thématique annuelle avec trois ou cinq actions à mener chaque année/saison, accompagnant une réflexion

plus large, sur des thématiques plus « universelles ». Nous nous sommes posé plusieurs questions : comment envisager les partenariats dans les projets portés ? quelle attitude prendre vis-à-vis des autres parties prenantes, dont les participant.e.s aux projets et aux ateliers ? quelles lignes guides communes suivre ? comment bien communiquer pour garantir les relations de confiance au sein des partenariats ? Nous avons alors décidé que dans le contexte complexe qui est le nôtre, il était nécessaire d'apporter un soutien à la réflexion et à la construction de nouvelles pratiques. Nous nous sommes donc tournés vers Bruxelles environnement, et notamment le programme de labellisation d'entreprise éco-dynamique, le label EED ou Écodyn², un processus de labellisation sur une période de 18 mois avec plusieurs démarches, rencontres, analyses... Il nous a alors fallu déterminer les besoins du groupe Hélice afin de mieux établir et comprendre les bonnes pratiques (telles que travailler sur la visibilité des actions, sur la diffusion d'informations et la sensibilisation, etc.). Or le premier pas avant d'entamer tout cela était de définir les valeurs communes qui motivaient notre groupe à entamer un chantier si important, les objectifs du groupe et du réseau et, « least but not last », la méthode que nous allions suivre.

LES VALEURS

Dans un contexte international où nous sommes chaque jour davantage témoins de la portée destruc- ►

- trice de l'exploitation incontrôlée des ressources de la planète, LAC et ses membres ont affirmé leur volonté de s'engager à intégrer la notion de durabilité et de respect de l'environnement dans leur réflexion et leurs actions, bien conscient.e.s qu'il s'agit là d'un travail à long terme. En effet, cette démarche est devenue incontournable, urgente, sociale et collective. La définition d'une charte commune vise ainsi à rendre collectifs des questionnements qui sont souvent considérés comme individuels, via une dynamique de réseau et un soutien institutionnel forts, afin de pouvoir se questionner à différents niveaux sur les façons d'agir et sur les publics touchés (équipes ou publics extérieurs). La charte de notre engagement écoresponsable définit aussi nos objectifs.



LES OBJECTIFS

Simple et directs, sans trop tourner autour du pot, à savoir :

- S'engager à entrer dans le processus du label EED d'ici juin 2021 (même si, nous devons l'admettre, la pandémie mondiale a eu un impact sur les délais fixés) ;
- Obtenir le label EED pour l'ensemble du réseau d'ici 2030, en accord avec les Objectifs de développement durable des Nations unies³ ;
- Continuer la réflexion sur les pratiques au sein du groupe de travail Hélice-Durabilité.

NOTRE MÉTHODE

À travers cet engagement écoresponsable à destination des membres du réseau et de ses partenaires, chaque structure est invitée à inclure la notion de développement durable dans son travail quotidien et quelques engagements et gestes concrets orientés autour des objectifs suivants :

- Réduire la consommation d'énergie et d'eau ;
- Réduire la production de déchets et favoriser le recyclage ;
- Adopter une politique d'achats raisonnée ;

- Suivre les réglementations en matière de gestion des sols et du bruit ;
- Avoir un comportement écoresponsable dans son travail, y compris en termes de mobilité ;
- Participer à une dynamique d'échange et de réflexion sur l'intégration des principes écoresponsables dans sa structure et pour le secteur socioculturel en général.

En contrepartie de cet engagement, LAC souhaite mettre en œuvre un programme d'accompagnement et d'actions qui, à terme, faciliteront le quotidien des équipes et inciteront chaque travailleur à contribuer à la préservation de l'environnement. Ce programme d'accompagnement sera effectué via :

- Un accompagnement pratique mis en place avec la collaboration de Bruxelles-Environnement afin d'assurer le suivi du processus de labélisation Entreprise Écodynamique ;
- Un accompagnement réflexif mis en place par le biais du groupe de travail Hélice-Durabilité afin de garantir une continuité dans la réflexion sur les pratiques des membres du réseau.

AUTOUR DE NOUS

Bien entendu, nous ne sommes pas les seuls à nous mettre en mouvement !

Une des initiatives intéressantes apparues dernièrement est, par exemple, le guide des bonnes pratiques pour rendre un événement plus éco-citoyen⁴. C'est un projet initié en 2020 et porté par « un groupe de jeunes, âgés de 15 à 28 ans et venant de différents coins de Wallonie, soucieux d'apporter notre contribution afin d'être plus éco-citoyen.nes dans l'organisation d'événements culturels », comme elles et eux-mêmes se présentent sur leur site internet. Les initiatives portées par plusieurs opérateurs et réseaux sociaux, culturels et artistiques, sont aussi aidées, soutenues et guidées par ces nouvelles et nouveaux citoyen.ne.s « inspiré.e.s par le respect de l'environnement », comme nous explique le dictionnaire Le Robert en définissant le terme d'éco-citoyen.ne.s.

Le guide, un projet toujours en évolution avec l'aide de la MJ-Music⁵ et le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, permet de décortiquer les différents aspects d'un projet ou d'une

activité en considérant plusieurs perspectives, neuf thématiques allant de la nourriture aux déchets, en passant par la mobilité et les choix énergétiques. En plus de réunir des informations intéressantes en lien avec l'organisation et la mise en place d'un événement culturel, le guide rassemble des « bonnes » pratiques, informations, témoignages, liens utiles, tutoriels... afin de permettre à chacun.e de réfléchir par soi-même, de faire ses choix et passer à l'action en connaissance de cause. Le but est de « développer son esprit critique et faire ses propres choix en fonction de ses priorités » afin d'impulser un changement continu, parfois rapide et radical, parfois progressif et par petits pas, vers une situation d'équilibre « conciliant les aspects environnemental, social et économique des activités humaines ».



MAIS, ENCORE PLUS CONCRÈTEMENT...

Les intentions et les actions que LAC et ses membres – Centres culturels et associations actives sur Bruxelles – ont voulu mettre en place ne se limitent pas à un échange interne, mais s'étendent aussi à la participation concrète aux actions communes. L'une de ces actions est la première édition de « Nourrir Bruxelles »⁶, festival de la transition alimentaire en région bruxelloise qui a eu lieu du 16 septembre 2021 au 16 octobre 2021.

À partir du spectacle *Nourrir l'Humanité c'est un métier*, créé en 2011 par Charles Culot, *comédien et fils d'agriculteur*, la compagnie d'artistes ADOC⁷ propose dix ans plus tard le spectacle *Nourrir l'Humanité – Acte II*. Le questionnement est lancé, ainsi qu'un mouvement : « Nourrir l'humanité se crée et vise à rassembler, soutenir, multiplier et donner une voix aux nombreuses initiatives et projets en faveur de la transition vers des systèmes alimentaires agroécologiques et solidaires. » Le festival en devient l'espace concret de rencontres et de discussions rassemblant des producteurs et productrices, des associations, des collec-

tifs, des coopératives, des mangeurs et mangeuses comme nous tous et toutes, des militants et militantes et encore plein d'autres acteurs et actrices qui s'interrogent sur le thème de la transition alimentaire et de la justice sociale. Cette année, c'est déjà la troisième édition du festival à Liège, et la première à Bruxelles, Arlon et Herstal.

Porté par plusieurs structures, dont LAC, avec une participation active de plusieurs Centres culturels et associations membres, « Nourrir Bruxelles » présente un programme varié et très dense d'activités d'information, de sensibilisation, de conférences, d'animations et spectacles, d'actions. Il s'agit d'un festival engagé, multidisciplinaire et transversal sur la transition alimentaire, écologique et sociale. Par le biais de l'alimentation, nous pouvons aborder des sujets qui semblent sans rapport entre eux, mais qui sont en fait fortement liés, comme l'isolement, la stratification socio-économique de la société, la question de genre, la question du développement durable, la manière de trouver un équilibre entre un développement digne, fort, positif, pour la société et notre impact sur cette planète. Durable en un seul mot. ●

Notes

1. Pour plus d'informations sur l'asbl La Concertation, visitez le site internet : www.laconcertation-asbl.org.
2. Pour plus d'informations, visitez le site internet : www.ecodyn.brussels.
3. Pour plus d'informations : www.un.org/sustainable-development/fr/objectifs-de-developpement-durable/.
4. Pour plus d'informations : www.eventecocitoyen.be.
5. Pour plus d'informations : www.mj-music.be.
6. Pour plus d'informations : www.nourrir-humanite.org.
7. Pour plus d'informations : www.adoc-compagnie.be.

LE DÉVELOPPEMENT SOUTENABLE PASSE PAR LE TRAVAIL DE SENSIBILISATION DES CENTRES CULTURELS

L'EXEMPLE AVEC LES PRIX ETHIAS 2020

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste

Les catastrophes naturelles de l'été 2021 ont cruellement rappelé l'urgence climatique au monde entier. De quoi éveiller, à nouveau, les consciences et faire bouger les lignes. Heureusement, cela fait des années que certains centres culturels œuvrent à une transition écologique ou au développement soutenable.

2020 marquait déjà la 25^e édition du prix Ethias-ACC qui récompense des actions mises en place par les centres culturels. Au fil des ans, la formule a pas mal évolué. Parfois biennal, parfois annuel, ce prix a comme constante de récompenser les projets les plus dynamiques. En 2020, l'Association des Centres Culturels et la compagnie d'assurance ont voulu mettre le focus sur la transition écologique et ont ainsi récompensé trois centres culturels pour leurs projets liés au développement durable.

Malheureusement, la crise sanitaire est passée par là et n'a pas permis la bonne tenue de chaque projet. Qu'à cela ne tienne, ils ne sont pas passés à la trappe



La Mehaigne ©

Un des trois projets récompensés l'an passé est organisé par le Centre culturel d'Ans. Le projet est né après une projection du film documentaire *Demain*, organisé conjointement par le centre et un collectif. « Nous nous sommes rapidement aperçus pendant le débat qui a suivi la séance qu'il y avait un intérêt pour les questions de transition écologique », se souvient Émilie Windels, animatrice en éducation permanente du centre. En 2017, ce sont donc une vingtaine de personnes qui se sont regroupées au sein de ce tout nouveau collectif « Qu'est-ce qu'on attend ? ». L'objectif était de réfléchir aux alternatives qui permettent de répondre aux problématiques environnementales et de consommation plus locales. « Nous voulions mettre en place des actions concrètes afin de participer à la transition écologique. Après un

premier brainstorming, nous avons décidé de mettre sur pied une présentation sur le thème "zéro déchet" avec Sylvie Droulans, auteure du livre *Le zéro déchet sans complexes !* et du blog *zerocarabistouille*. »

Comme l'événement a fait salle comble, le groupe s'est rapidement rendu compte qu'il y avait une véritable attente du public pour ces thématiques. « Nous avons donc fait un focus sur le zéro déchet durant l'année 2019-2020. Ensuite, nous avons tenté de développer des activités liées à l'alimentation. Évidemment, en raison de la pandémie, nous avons dû reporter de nombreux événements. »

BOUCLER LA BOUCLE AVEC UN CINÉ-CLUB DÉBAT

Le projet récompensé à l'origine par le prix ACC d'Ethias est un salon imaginé pour « nourrir Ans ». Il devait se dérouler en mars 2020, mais a dû être reporté pour des raisons évidentes et devrait finalement se tenir à la mi-mars 2022. « L'objectif, poursuit l'animatrice, est de présenter ce qui se fait dans la localité. Montrer au public qui a l'habitude de fréquenter les grandes surfaces qu'il peut se nourrir de manière plus locale. Nous voulons qu'il rencontre les producteurs locaux et découvre leurs produits. On a par exemple pris des contacts avec une demi-douzaine de fermes de la commune, ainsi qu'une brasserie locale. Et cela va au-delà de la nourriture puisque des créateurs et artisans seront également de la partie. Il y a un fort dynamisme dans la loca-



Réunion préparatoire dans la nature à La Louvière pour l'organisation de la marche ludique



Création de capsules vidéo pour la promotion de l'opération Fil vert à La Louvière



Jardin de formation situé sur le site du Musée de la Mine et du développement durable à Bois-du-Luc



Création de capsules vidéo pour la promotion de l'opération Fil vert à La Louvière

lité. Il y a un repair café et une épicerie dans laquelle on trouve des produits locaux. »

D'ici le salon, le collectif a encore d'autres tours dans son sac et a également monté un ciné-club. Une belle manière de boucler la boucle puisqu'il a été créé après la projection d'un documentaire. « Évidemment, on voulait proposer des séances en présentiel, mais cela n'a pas été possible jusqu'ici (fin août, au moment de l'interview NDLR.). On a tout de même pu proposer des séances à domicile. Bien sûr, les thèmes des films présentés continuaient à tourner autour de l'alimentation et de l'environnement. Là, on va par exemple diffuser le film *Tandem Local*, un documentaire où les réalisateurs sont partis, à vélo, à la rencontre de Belges qui font

avancer les lignes de la résilience et de la transition écologique. Un des instigateurs du projet fait d'ailleurs partie du collectif. » Après chaque diffusion de film, le collectif organise des rencontres et débats avec leurs créateurs. Par ailleurs, grâce au prix « Qu'est-ce qu'on attend », le collectif propose ses diverses activités gratuitement. « Ou plutôt, entrée gratuite et sortie payante », rigole l'animatrice. À la fin de l'animation, les participants peuvent ainsi décider de laisser la somme qu'ils souhaitent.

Pendant ce temps, dans un des bureaux du Central, le Centre culturel de La Louvière, on s'active. En effet, c'est bientôt la dernière ligne droite. On brainstorme afin de trouver les dernières solutions. Il faut organiser

la distribution de flyers, les dernières questions liées au catering, répartir les rôles de chacun dans l'animation et la surveillance de l'événement. « Et si on distribuait des sacs de graines aux marcheurs et aux curieux ? », lance Jo Gianquinto, un des organisateurs. Au débotté, les autres membres de la table ronde évaluent l'idée, l'approuvent et l'organisent finalement.

DES PROMENADES LUDIQUES POUR RECRÉER DU LIEN AVEC LA NATURE

Deux semaines plus tard sera organisée la première édition du Fil vert, une marche engagée sur le thème de la responsabilité écologique de chacun. ►



- Cet événement original propose de faire découvrir aux participants les jardins collectifs de la commune. « La marche passera par trois jardins partagés. Des animations et discussions sont prévues dans chaque jardin afin de les présenter au public », explique Marc Cerfontaine, un des instigateurs du projet. Chaque potager présente quelques particularités. Un potager est géré par des citoyens qui se sont fédérés pour cultiver leurs fruits et légumes. Le second est géré par une association d'éducation permanente tandis que le dernier a une vocation de formation. « L'idée est de montrer que l'on peut cultiver tout près de chez soi, avec ses voisins. Une manière agréable de participer au développement soutenable et durable », note Valérie Lossignol, responsable administrative et des ressources humaines du Central. Si la marche se veut militante, pas de prise de tête à l'horizon, car l'objectif est de proposer un moment festif aux

participants. « Bien sûr, il s'agit d'une marche revendicative, mais on veut également sensibiliser le plus grand monde possible aux questions environnementales, poursuit la responsable. Le parcours passera donc par des quartiers populaires pour vraiment rencontrer les citoyens. Notre ambition, c'est aussi d'aller à la rencontre de ces publics et de les attirer grâce à nos animations. » Au programme donc : de la musique par la fanfare Don Fiasco, une conférence sur l'histoire des cercles horticoles dans l'espace industriel, de nombreux débats, des ateliers, ainsi qu'une conférence gesticulée par Jo Gianquinto, comédien, afin d'interpeller les consciences. Les marcheurs passeront notamment par le jardin Culture et Nature géré par l'ASBL Kréativa. Un magnifique écrin de nature situé sur le site du Bois-du-Luc et de son Musée de la Mine et du Développement Durable. Après seize mois de travail, l'association a trans-

formé quelques hectares de cet ancien site industriel en un impressionnant potager géré selon les préceptes de la permaculture. Pas de miracle, les jardiniers qui gèrent l'endroit, eux non plus, n'ont pas récolté des tonnes de tomates cette année ! Le lieu n'en est pas moins impressionnant et particulièrement apaisant. Le jardin est géré à des fins d'éducation permanente et accessible aux visiteurs du musée. Impossible de ne pas en profiter. Du côté d'Éghezée aussi, on s'apprête à lacer ses baskets. Le centre culturel proposera une balade tout aussi festive le long de la Mehaigne, cours d'eau qui traverse la moitié des villages de la commune. « Évidemment, notre élan a été un peu coupé par les confinements, déplore Laurence Garot, animatrice pour les secteurs nature, patrimoine et arts plastiques à l'Écrin. Avant la crise, nous avons monté le projet avec la commission de citoyens. » L'Écrin a l'habitude de travailler avec des commissions



Nicolas Humbert - *Wild Plants* © M Pitteloud & Close Up Films

de citoyen afin de renforcer le caractère participatif des différentes actions.

Après la réflexion sur le projet de balade est arrivé le premier confinement. « Les gens étaient contraints de rester à proximité de leurs habitations, se souvient l'animatrice. Je pense que cela a permis de redécouvrir la richesse du patrimoine naturel de sa région. La commission a donc mis à profit ce temps confiné pour réactualiser les prospectus de balades accessibles dans la commune. On a vraiment l'impression que le rapport des habitants avec la nature environnante a beaucoup évolué durant ces longs mois. » En attendant la possibilité de se rassembler, le centre culturel a proposé un concours photo sur le thème de la faune et la flore locale qui a remporté un franc succès. « Nous avons également pu réaliser une petite balade à Mehaigne, le village éponyme. Nous avons dû nous diviser en trois groupes afin de respecter les jauges. »

Un des objectifs de cette promenade était de faire prendre conscience du mauvais état de la rivière. « Malheureusement, on ne dispose pas de station d'épuration. Beaucoup d'habitants l'ignorent mais tous leurs égouts se déversent directement dans la Mehaigne. »

LA NATURE, UN PATRIMOINE FRAGILE

C'est ce qui a poussé le centre culturel à proposer des ateliers de création de

produits ménagers « faits maison » plus écologiques afin de limiter l'impact sur le cours d'eau. Mais d'autres gestes très simples permettent de réduire la pollution. « Par exemple, peu de gens savent qu'il ne faut pas jeter l'herbe tondu au bord de la rivière. Il faut que l'on prenne conscience que quand on veut laver plus blanc que blanc, cela peut avoir de grosses répercussions sur l'environnement. »

Toutefois, l'objectif n'est pas de culpabiliser les riverains, mais de leur faire prendre conscience de cette situation. « À travers des animations culturelles, artistiques, historiques, écologiques et poétiques, l'idée est de recréer un lien affectif entre les habitants et leur rivière. Au terme de cette balade, on a demandé aux participants de nous signaler ce qui les avait le plus frappés et les pistes de réflexion pour améliorer la qualité de l'environnement de la rivière. »

Il peut parfois être difficile de toucher un autre public que le public déjà convaincu et sensibilisé aux questions écologiques de protection de l'environnement. « C'est aussi pour cela que l'on veut mettre l'accent sur des activités plus amusantes et ludiques. Une manière d'attirer un public plus large. C'est aussi un des grands avantages du prix Ethias-ACC. Il nous a dégagé un budget bien plus large qui nous a permis d'engager de nombreux artistes qui égaieront la marche. Je pense aussi que le travail de conscientisation est plus

simple aujourd'hui. La question environnementale arrive en bonne place dans les préoccupations des citoyens. On l'a encore vu cet été. Pour trop de gens, le réchauffement climatique devient beaucoup trop concret. »

Maintenant que la campagne de vaccination a bien avancé, le projet peut reprendre de plus belle et, en ce début de mois de septembre, les réunions avec les parties prenantes commencent à reprendre en vue de préparer le « gros poste du projet ». « Nous allons organiser une balade autour des sources de la Mehaigne. Il faut savoir que la rivière prend sa source par ruissellement dans la commune voisine de La Bruyère. Elle sera animée et des comédiens seront intégrés. Les membres du contrat de rivière sont bien entendu des partenaires privilégiés dans ce projet puisqu'ils participent aux différents ateliers et aident à attirer l'attention sur les problématiques. Mais il est encore difficile de savoir si ce travail de sensibilisation porte déjà ses fruits. Ce que l'on veut surtout, c'est ouvrir le regard des habitants pour qu'ils redécouvrent les trésors de patrimoine naturel autour de chez eux. Et prennent conscience que ce patrimoine, fragile, est en danger aujourd'hui. » ●

« RACONTE TON BAC »

UN PROJET COLLECTIF ENTRE BIBLIOTHÈQUES ET CENTRES CULTURELS, ET QUI S'INSCRIT PARFAITEMENT DANS L'ESPRIT DES NOUVEAUX DÉCRETS

PAR ALAIN THOMAS

directeur du Centre culturel de Bertrix

Qu'il s'agisse des Bibliothèques ou des Centres culturels, l'intelligence des nouveaux décrets, désormais bien en place sur le territoire de la FWB, permet à chaque structure de mieux cerner à la fois son bassin de vie et les attentes des populations. Même si les Bibliothèques et les Centres culturels déjà actifs ne se cantonnaient pas à leur zone de confort, ces décrets qui prônent le plein exercice des droits culturels ont amplifié la dynamique d'animation de ces structures, ont favorisé une plus grande ouverture vers le monde associatif local au sens large, à la fois le socio-culturel mais aussi le touristique, l'économique, le patrimoine... Le secteur culturel s'est ainsi imposé comme un partenaire incontournable pour l'élaboration de projets qui, au départ, n'ont pas forcément un caractère ou un objectif purement culturel, mais sur lesquels il est aisé de greffer des animations artistiques et d'activer des populations. Concrètement, cela se traduit sur le terrain par des initiatives transversales, pluridisciplinaires qui souvent marient culture, lecture et une nouvelle citoyenneté conscientisée aux défis de nos sociétés.

Dans ce contexte, le projet « Raconte ton Bac », qui a germé en septembre 2019 dans la tête d'animateurs(trices) de Centres culturels (Hotton et Marche) et de la cellule Article 27 Nord-Luxembourg, est un bel exemple



de cette envie collective de mobiliser des forces vives, qui rassemblent à la fois des ASBL ou groupements associatifs mais aussi des particuliers autour de projets motivants susceptibles de fédérer les populations. Le but avoué est de promouvoir l'engagement des citoyens et citoyennes grâce à ces actions. « Raconte ton bac » est tout d'abord une invitation lancée à toutes et tous, particuliers ou associations, sur un large territoire, pour faire l'éloge du vivant. Le constat initial portait du fait qu'il existait dans bien des villages des anciens bacs-lavoirs ou abreuvoirs, symboles de la vie en communauté (lavage du linge) et de la vie agricole (proximité avec le vivant), mais que ceux-ci étaient parfois laissés à l'abandon, d'où l'idée que des citoyens les parrainent, en prennent soin, les customisent avec l'aide d'artistes mais surtout les transforment en espaces potagers dans lesquels seront semées des graines qui donneront des légumes ou herbes aromatiques à partager avec les habitants d'un quartier, d'une rue, d'un village. Cette dynamique est pleinement en phase avec

l'actualité de plusieurs citoyens qui ont manifesté leur désir d'agir ensemble pour un avenir durable, de ne plus subir mais de donner la possibilité à chacun de se mobiliser et, par là, de rappeler l'urgence de réconcilier l'homme avec la nature et notamment avec les cycles naturels du vivant.

À peine lancé, le projet a fait bouillir de neige et près de 35 associations des provinces de Luxembourg et de Namur (voir liste non exhaustive des participants) y ont vu un prolongement à leurs propres actions de terrain et l'opportunité de mettre en commun des préoccupations identiques qui, au-delà de l'aspect jardinier, pouvaient se coupler avec de nombreuses formes artistiques (conteurs, musiciens, plasticiens, auteurs...) et citoyennes (Plan de cohésion sociale, grainothèques des bibliothèques, découverte d'autres cultures via les plantes, la cuisine, animation d'un quartier difficile, lien avec les jardins partagés...).

Les premières réunions furent enthousiastes. Chaque participant avait déjà repéré des bacs qui, potentiellement,



Bertrix ©

convenaient à l'opération ou quand ceux-ci n'existaient pas ou étaient déjà utilisés comme parterres fleuris, l'idée d'en fabriquer de nouveaux avec des matériaux recyclés, en partenariat

avec une école de menuiserie ou avec une association était déjà évoquée. De nombreuses actions furent rapidement concertées et mises en place : rédaction d'une charte d'adhésion (voir ci-

contre), organisation de réunions (à Marche, Bertrix puis Libramont) et d'une fête officielle au printemps 2020, création d'un logo en vue de diffuser un message et une image commune. Un ►



Bertrix

- courrier fut envoyé aux responsables communaux afin qu'ils accordent un accueil favorable aux projets qui allaient naître spontanément dans les villages...

Ces prises de contact ont mis en lumière le fait qu'il existait déjà dans beaucoup de communes des actions animées du même esprit – jardins partagés, marchés fermiers, vente à la ferme ou autres –, visant à recréer du lien social entre les quartiers et entre les citoyens. Le projet « raconte ton bac » ne débarquait pas en plein désert mais pouvait se greffer ici et là à une dynamique existante. C'était sa première force. Dans la mouvance actuelle liée à une volonté de se rapprocher de la nature, à une prise de conscience de l'importance du vivant, du temps nécessaire à la vie pour se développer, ces projets pouvaient aussi facilement fédérer des associations d'aînés, d'étudiants, et par là générer

des projets intergénérationnels. Bref, du pain bénit pour le secteur culturel en recherche d'actions qui fassent sens et un projet qui laisse une grande liberté d'action à chaque partenaire.

Dans cet esprit, le volet culturel était aussi aisé à développer : inauguration des bacs en musique, décoration des bacs avec des artistes, réalisations de certains bacs avec des sections menuiserie des écoles, adoption d'un bac dans une cour de récréation, dans un home. Une fois en place, le bac peut être l'endroit d'accueil d'un conteur, d'une lecture d'ouvrage, d'un concert... Chaque participant a ainsi développé des initiatives originales qui malheureusement ont été mises à l'arrêt avec le confinement et les mesures sanitaires. Lors de la rentrée 2021, une réunion de concertation est prévue pour relancer le mouvement et reporter les animations prévues initialement.

LISTE DES PARTICIPANTS AUX PREMIÈRES RÉUNIONS DE 2019

Le 5 avril étaient présents : les CC de Nassogne, Barvaux, Hotton, Marche (dont les cellules de la Haute-Lesse, Manhay-Érezée et La Roche-Tenneville), Arlon, Habay, Bastogne, Bièvre, Bertrix, Dinant, Rochefort, les cellules Article 27 du Sud, Centre et Nord Luxembourg, la Cellule Article 27 de Dinant, le Palette Garden de Habay, la Fondation Cyrus, le Gal Nov'Ardenne, le mouvement Colibri. Se sont joints au projet par la suite : Integra+ Barvaux, les CPAS de Marche, Hotton, Nassogne, La Roche, Bertrix, l'AMO Mikados, le collectif « Je suis Belles », le Miroir Vagabond, les éducateurs de la ville de Marche, la Ville de Marche, le PCS de Durbuy et de Bertrix, les Femmes Prévoyantes en milieu rural, l'école fondamentale spécialisée de Marloie, la Maison du



Bertrix

quartier de Bourdon, l'école primaire de Bourdon, le Verger de Hampteau, les Bibliothèques de Marche et Bertrix, la Ludothèque de la Province de Luxembourg, l'Archipel à Houffalize, le Festival « À travers champs »...

LA CHARTE D'ADHÉSION AU PROJET « RACONTE TON BAC »

Ce projet d'adoption de bacs à cultiver se veut participatif et citoyen. Si les bacs sont construits, ils seront installés dans l'espace public ou accessibles au public. Toute personne ou groupe désireux de gérer un de ces bacs s'engage à l'entretenir dans le respect de l'environnement¹, des autres usagers de l'espace public, et de le maintenir dans un bon état de propreté. Elle ou il s'engage également à fournir un descriptif complet et détaillé de l'endroit où le bac sera installé (photo ou dessin).

Pour rappel, les principaux objectifs sont :

- Changer notre regard sur la commune et remettre du vivant au cœur de nos villages, de nos villes
- Créer du lien social et favoriser les échanges avec les autres, notamment entre générations
- Participer à l'embellissement et à l'amélioration de notre cadre de vie
- Réfléchir à la perception du temps en renouant avec celui du rythme de la nature
- Favoriser la nature et la biodiversité dans la commune
- Sensibiliser les citoyens pour qu'ils deviennent acteurs du changement

La demande d'adoption devra être acceptée par la commune concernée, pour une durée à définir. C'est le Centre culturel qui se chargera de gérer le suivi du dossier.

Le signataire de la présente charte s'engage à assurer :

- l'entretien horticole du bac (soin aux végétaux – fleurs, fruits, légumes –, arrosage régulier et renouvellement si nécessaire) en veillant à ce que les végétaux ne gênent pas le passage ni l'accès aux propriétés riveraines ;
- la propreté du bac (par l'élimination régulière des végétaux et déchets éventuels).

Le signataire est, par ailleurs, invité à envoyer au Centre culturel des photos qui témoignent de la vie de ce projet pour qu'il le valorise via ses canaux de communication.

En cas de non-respect de ces règles, la commune, de concert avec le Centre culturel, pourra mettre fin au projet. ●

Note

1. C'est-à-dire, notamment, sans produits phytosanitaires ni engrais de synthèse mais aussi en privilégiant des végétaux indigènes, non urticants, non invasifs.

GRAINOTHEQUES ET JARDINS PARTAGES, AVEC LES BIBLIOTHEQUES

FRANÇOISE VANESSE ET SYLVIE HENDRICKX
FIBBC

L'éducation relative à l'environnement est un thème aujourd'hui de plus en plus crucial en raison des récents événements consécutifs aux changements climatiques : que ce soit la crise sanitaire ou les nombreuses catastrophes naturelles vécues au cours de ces derniers mois un peu partout sur notre planète.

L'accélération du déclin de la biodiversité est, elle aussi, au cœur de l'attention tandis que ce mois de septembre 2021 a vu se réunir, à Marseille, l'Union Internationale de Conservation de la Nature, dont les recommandations orienteront la très attendue COP15, à nouveau reportée à avril 2022.

EDUCATION À L'ÉCOCITOYENNETÉ

Dans ce contexte, les bibliothèques ont un rôle à jouer au cœur des nombreux champs de réflexion mis en avant par ces thématiques liées à l'environnement mais également à l'éco-citoyenneté, pour lesquelles de nombreux usagers sont en attente de réponses, de propositions d'actions, de projets concrets ainsi que de fonds documentaires spécifiques. En tant qu'association professionnelle de bibliothécaires, la FIBBC est attentive, depuis 2017, à proposer un programme de formation allant dans cette direction. Et cela notamment par l'organisation de journées abordant les causes du changement climatique afin de permettre aux bibliothécaires ou animateurs d'être encore mieux informés, de questionner de façon interactive cette problématique et ses thèmes associés (justice climatique, alimentation, énergie, mobilité, consumma-

tion) mais également de disposer de ressources afin de concevoir des projets à destination de leurs usagers ou partenaires.

LE PROJET À LONG TERME DES GRAINOTHEQUES

Aux côtés de ces journées ponctuelles, la FIBBC a souhaité entreprendre un projet sur le long terme en abordant, parmi les actions concrètes de valorisation de la nature, la thématique spécifique des grainothèques. En effet, depuis une petite dizaine d'années, on voit éclore en bibliothèque publique ce service original de prêt et d'échange de graines qui peut, de prime abord, paraître étonnant. Et pourtant, au regard des différents objectifs et missions qu'il permet aux professionnels de la lecture de mettre en place, il s'avère répondre de façon très cohérente aux exigences décrétales. En effet, la grainothèque est bien loin de constituer un but en soi. La gestion de ce dispositif constitue avant tout l'occasion pour les bibliothécaires de développer un programme de promotion de la lecture centré sur les thématiques liées à la nature, que ce soit par le biais de projets pédagogiques, créatifs ou de développement de collections spécifiques. Ainsi les sélections et bibliographies thématiques, expositions, spectacles, ciné-débats, ateliers d'écriture, ateliers créatifs

(réalisation de bombes à graines, de papiers ensemencés...) ou pratiques (animation compostage...) constituent une série d'exemples, bien loin d'être exhaustifs, des nombreuses actions mises en place autour des grainothèques pour favoriser le développement des pratiques de lecture. Envisagée de cette manière, la grainothèque constitue en outre pour les bibliothécaires une opportunité d'élargir leur lectorat mais aussi de créer du lien social, de développer des partenariats avec différents acteurs de leur territoire et surtout de répondre à divers questionnements des usagers relatifs à des problématiques sociétales et écologiques d'une grande actualité. Par cet éventail très riche d'objectifs, il apparaît évident que la grainothèque peut trouver une place au sein du plan de développement quinquennal d'une bibliothèque.

Convaincue de cette légitimité, la FIBBC enquête depuis quatre printemps, de 2017 à 2021, auprès des bibliothèques impliquées dans ce projet, et ce, dans une volonté de valorisation de leurs actions mais également pour assurer une meilleure compréhension de leurs objectifs et de leurs besoins dans la gestion de ce projet atypique. Désireuse d'accompagner les bibliothécaires dans leur cheminement et d'encourager la visibilité et la pérennité de ces actions, la FIBBC a mis en place, tout au long de ces quatre années, un programme de journées d'information et de formation afin de répondre aux divers questionnements des professionnels, que ceux-ci soient d'ordre pratico-pratique ou en lien avec le développement des pratiques de lecture rendu possible au moyen des projets de grainothèques. Ces journées ont eu lieu dans différentes associations en correspondance avec la thématique abordée : Comptoir forestier de Marche-en-Famenne, locaux de « Nature et Progrès » à Jambes, Moulin de Bardonwez à Rendeux... Elles ont été organisées en collaboration avec la Bibliothèque centrale de la province de Luxembourg qui coordonne différentes actions pour soutenir sur son territoire un programme commun de promotion de la lecture centré sur les grainothèques.



Bibliothèque communale Hergé ©

Parallèlement à ces initiatives, la FIBBC a également réalisé une capsule vidéo visant à informer les publics sur la dynamique des grainothèques et de leurs projets connexes. Intitulée *Les grainothèques en Fédération Wallonie-Bruxelles. Outils de développement des pratiques de lecture et terreau pour l'éclosion de projets citoyens*, cette capsule a été réalisée grâce au soutien logistique et technique de la cellule vidéo du Centre Multimédia Don Bosco de Liège et la collaboration de la Bibliothèque centrale de la province de Luxembourg. Elle est disponible sur le site internet fibbc.net, onglet « Grainothèques ».

Enfin, ces différentes actions et les récoltes d'informations menées entre 2017 et 2021 ont permis à la FIBBC de produire un listing inédit des grainothèques en Fédération Wallonie-Bruxelles. De plus en plus étoffé et construit, ce listing en évolution est disponible sur notre site internet fibbc.net. Il comptabilise aujourd'hui 65 bibliothèques impliquées dans l'organisation d'une grainothèque, alors qu'en 2017 nous en recensons une vingtaine à peine. Ces données très positives révèlent un phénomène en expansion qui, s'il est bien ancré dans certaines bibliothèques (depuis 2013-2014 pour

les plus anciennes), semble continuer d'essaimer parmi les bibliothèques de la Fédération Wallonie-Bruxelles, et ce, dans toutes les provinces. Cette réjouissante dynamique peut s'expliquer en partie par une visibilité et une reconnaissance de plus en plus importantes de ces projets, grâce notamment à la politique d'aide de différents services, dont celui de la Bibliothèque centrale de la province de Luxembourg ; mais également aux nombreuses actions menées par la FIBBC autour de ces projets émergents. En effet, au-delà des aspects formatifs et didactiques, ces journées d'information et de formation constituent des opportunités d'échanges et de collaborations entre bibliothécaires nouvellement intéressés, porteurs de projets et personnes ressources. Elles ont permis d'impulser nombre de nouvelles grainothèques, mais également de donner à des projets encore naissants les outils et clés de compréhension nécessaires à ce qu'ils puissent s'installer de manière pérenne, pour le plus grand plaisir de leurs usagers, passionnés de nature ou débutants !

FOCUS SUR QUELQUES GRAINOTHÈQUES EN FÉDÉRATION WALLONIE- BRUXELLES

Bibliothèque communale d'Oupeye, mener des actions citoyennes

Depuis 2016, la bibliothèque d'Oupeye, en région liégeoise, organise une grainothèque avec, au cœur de sa démarche, la volonté de créer des échanges entre citoyens et de collaborer avec des associations actives sur son territoire. Tout a commencé par la création d'un jardin potager devant la bibliothèque lors d'un stage pour enfants, en partenariat avec le Cercle horticole et les Guides composteurs d'Oupeye. Le projet de grainothèque s'est alors imposé, de même que l'échange de plants entre citoyens et associations. D'année en année, le travail s'est élargi à l'organisation récurrente de conférences et de stages, notamment en partenariat avec l'asbl Racynès, une ferme d'animation ▶



Bibliothèque communale Hergé d'Etterbeek ©

- qui mène des actions de lutte contre l'exclusion sociale. Depuis mai 2021, la bibliothèque est également devenue un lieu de dépôt de paniers de légumes et de fruits bio, issus de la production de l'asbl Cynorhodon, un centre d'insertion socioprofessionnelle qui dispense des formations pour adultes en maraîchage biologique. Derrière ces initiatives originales, un même esprit anime l'équipe de la bibliothèque : accueillir de nouveaux publics et multiplier les actions citoyennes !

Bibliothèque communale Hergé à Etterbeek, favoriser la reliance avec la nature

Depuis 2015, la bibliothèque Hergé à Etterbeek anime sa grainothèque avec un dynamisme que rien n'arrête, pas même le confinement puisque les bibliothécaires ont proposé durant cette période un service de dépôt de graines à domicile qui a rencontré un beau succès ! La grainothèque est également pour l'équipe l'occasion de joindre diffé-

rents publics, notamment via les écoles. De ce rapprochement est né le projet « La culture a de la classe » : une série d'ateliers d'écriture et de rencontres sur le thème du lien à la nature, organisée avec des classes du secondaire de deux écoles de la commune. Ces ateliers – menés par la romancière Anita Van Belle – ont rencontré beaucoup d'enthousiasme, déclenchant même parfois des vocations parmi les élèves, qui ont eu l'occasion de rencontrer notamment une maraîchère, un paysagiste... Par ailleurs, au cœur de la ville, la bibliothèque apparaît comme le lieu idéal pour inviter à la reliance avec la nature. Dans le courant de ce mois de juillet, la cour extérieure de la bibliothèque a été progressivement aménagée, fleurie par les enfants au départ de graines issues de la grainothèque et végétalisée, notamment à l'occasion d'un atelier de plantation d'aromatiques sur palettes, animé par l'asbl Refresh. Cette petite oasis de nature a ainsi accueilli différentes activités jusqu'au 27 septembre dernier où elle

s'est animée en un bouquet final de lectures de textes réalisés en ateliers, d'une installation sonore intitulée « L'écoute reliée », d'animations interactives par l'association française Livr&co, et enfin de deux représentations du spectacle *Paroles précieuses*, monté par le CEC Côté Cour.

Bibliothèque communale de Libramont-Chevigny, un jardin fleuri !

La bibliothèque de Libramont-Chevigny en province de Luxembourg s'est lancée depuis quelques années dans l'aventure d'un jardin potager collectif, en complément de sa grainothèque. Ce projet ambitieux, créateur de liens sociaux, requiert cependant une mobilisation importante de l'équipe de la bibliothèque. Dans ce contexte, il est particulièrement important d'intégrer des lecteurs intéressés à la gestion du projet. C'est pourquoi la bibliothèque sensibilise régulièrement ses usagers par le biais de différentes expositions : « Permaculture », « Biomimétisme » ou encore « Les plantes et leurs usages », mise à disposition par la Bibliothèque centrale de la province de Luxembourg. De plus, la bibliothèque propose également chaque année à ses usagers de petits cycles de formation en permaculture, organisés en collaboration avec l'asbl À la main verte, qui rencontrent un beau succès ! Pour les bibliothécaires, ce projet de potager collectif reste une riche, bien que très mobilisante, aventure humaine qui a donné lieu à la distribution de bonnes récoltes. Cependant, dernièrement, suite au frein de la crise sanitaire, la bibliothèque a décidé de réorienter son projet et son jardin vers les fleurs : requérant moins d'entretien, faciles à reproduire et sans risque d'hybridation des semences, c'est l'idéal pour alimenter la grainothèque ! C'est donc un jardin fleuri (lavandula, magnolia, anémone, azalea, helleborus, hibiscus...) qui va naître cet automne autour de la bibliothèque grâce à l'aide des jardiniers de la commune. Celui-ci ouvre sans nul doute, pour l'équipe de bibliothécaires, la voie à de nouveaux projets d'animations autour de leur dynamique grainothèque. ●

LA CITÉ S'INVENTE :

ÉCOCENTRE CITOYEN DU QUARTIER SAINT-LÉONARD À LIÈGE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

À Liège, l'asbl « La CITÉ s'invente », centre d'initiative pour la transition écologique, propose des activités autour de quatre thématiques – énergie, habitat, biodiversité, alimentation – et refaçonne les liens entre nature et ville.

Fondu dans les hauteurs de Liège, au sein des coteaux de la Citadelle, l'écocentre culturel « La CITÉ s'invente » a été créé en 2006, sous l'impulsion d'un groupe de jeunes issus des secteurs de l'environnement et de la culture, pétris d'expériences similaires à travers le globe. Implanté sur le pré du Bâneux, zone naturelle d'intérêt touristique dans le quartier Saint-Léonard, le lieu privilégie les connexions avec les alentours. Des sentiers aménagés permettent ainsi de rejoindre le site de la Ferme Fabry et le Sentier des Carmélites. De même, une nouvelle passerelle relie le pré à la place Vivegnis et au quartier.

L'écocentre multiplie des zones riches en biodiversité : des mares, une haie vive composée de hêtres, d'aubépines ou de prunelliers, une spirale aromatique, des hôtels à insectes, des ruches et autres refuges et lieux de reproduction naturels et artificiels... L'idée de départ de La CITÉ – Centre d'initiative pour la transition écologique – s'invente : développer un lieu d'expérimentation



Ecocentre à Liège

et de sensibilisation aux techniques et pratiques respectueuses de l'environnement, dans un tissu urbain multiculturel, afin de questionner et d'étendre à tou.te.s, par la pratique, les alternatives écologiques. Tout en multipliant les partenariats et les rencontres, afin de refléter et valoriser les savoir-faire de la région.



POUR DES LIEUX CULTURELS PLUS ÉCOLOGIQUES

Green Team

Des fiches thématiques avec des suggestions brèves et concrètes facilement applicables seul ou en équipe.



CHANTIERS PARTICIPATIFS ET TABLES D'HÔTES

Après une fermeture d'environ cinq mois liée au contexte sanitaire, le lieu a peu à peu rouvert ses portes au printemps dernier, avec une équipe neuve très motivée constituée de trois personnes à temps plein.



Ecocentre à Liège

► « La relance de La CITÉ s'invente, depuis le mois de mars 2021, représente un challenge de taille pour faire renaître ce bel écocentre récemment achevé, relève Alexandra Masset, actuelle coordinatrice. Nous voudrions présenter ce lieu dédié aux initiatives pour une transition écologique au plus grand nombre par le biais d'activités diverses telles que des visites participatives, des animations et des stages pour tous les âges, des formations pour adultes novices ou avertis, des rencontres, des conférences ou encore des ciné-débats autour de nos thématiques. Nous aimerions également sensibiliser nos futurs visiteurs à l'environnement par l'intermédiaire de chantiers participatifs, l'organisation de tables d'hôtes ou d'autres événements qui valoriseront cet espace vert, son écosystème et ses équipements situés au cœur de la ville et pourtant hors du temps. Nous travaillons égale-

ment, avec beaucoup d'enthousiasme, sur la réactivation des partenariats avec les milieux associatifs, scolaires, culturels et artistiques d'ici et d'ailleurs, afin d'ouvrir, à nouveau et de manière plus régulière, les portes de notre beau terrain d'expérimentation à qui veut les pousser, se questionner, agir consciemment sur le milieu qui l'entoure. »

ALTERNATIVES ÉCOLOGIQUES

Ingénieur civil énergétique, Samuel Lorenzi est chargé de projets liés à l'éco-bio-construction : « L'écocentre est un lieu didactique où les gens viennent découvrir d'autres alternatives, des manières de faire, des matériaux, des plantes, des aliments... Ici, on mêle la protection de l'environnement, l'économie des ressources, le partage des connaissances... L'on

a également des partenariats avec d'autres associations pour toucher certains publics. Dans mon cas, il s'agit surtout d'asbl d'insertion de migrants ou autres personnes en réinsertion professionnelle. Nous leur proposons des animations gratuites, subsidiées. Il est très important d'informer ces publics sur les économies possibles en eau ou en énergie et sur leur impact environnemental, car ils n'ont pas toujours accès à ce type d'informations. » Le contenu tourne essentiellement autour de la gestion durable des logements : apprendre à connaître son lieu de vie et se l'approprier, vivre plus confortablement et à moindre coût, limiter ses consommations d'électricité, d'eau, de chauffage, comprendre les logiques de chauffage et de ventilation d'un bâtiment, rendre un logement sain... Samuel Lorenzi anime aussi des visites de l'écocentre, le but étant d'attirer un



Ecocentre à Liège

public le plus large possible. Matériel didactique à l'appui. « Nous avons ainsi conçu un meuble avec des modules mobiles pour présenter nos matériaux, les systèmes d'électricité et autres pistes écologiques dans le logement. » La rénovation de l'écocentre étant elle-même exemplaire, un panneau-photos en reprend les étapes : le toit refait en paille, les matériaux (argile, chaux, bois, ouate cellulosique...) durables et de circuit court, les techniques (toilettes sèches...), etc.

L'ALIMENTATION POUR REPENSER LE VIVANT

L'alimentation occupe également une place privilégiée au sein du projet, en tant que « support qui permet de repenser son rapport au monde, à l'environnement, au vivant et à soi-même. Elle est aussi un aspect de la

vie quotidienne sur lequel chacun a un impact et est donc un incroyable vecteur de changement social, peut-on lire sur le site du centre. La convivialité autour d'une table, le goût, le plaisir de cuisiner sont autant de facettes de l'alimentation ». Concrètement, La CITÉ s'invente propose des espaces de formation, d'initiation au potager, de cuisine sauvage, des ateliers de découverte des légumes de saison, de trucs et astuces pour éviter le gaspillage alimentaire... des activités animées par l'équipe ou par des associations extérieures.

De même, des activités « extra »-ponctuelles, comme durant l'été des apéros portes ouvertes, des projections, des débats sur la place de la végétalisation dans les villes par exemple, trouvent également place ici, voire des partenariats avec la ville de Liège pour faire découvrir aux jeunes différents quartiers.

JEUNES ET ACTIVITÉS « NATURE »

Les demandes émanant des écoles, de la maternelle au supérieur, ont le plus souvent trait à l'exploration de la nature : le fonctionnement des plantes, leurs modes de reproduction, la découverte d'espèces comestibles, médicinales, des potagers, des lieux qui accueillent la biodiversité... « Les balades nature, ainsi que la formation aux plantes médicinales recueillent un intérêt énorme », confirme-t-on sur place. Où une étagère avec graineterie invite à y prendre des graines ou en apporter, dans une idée d'échanges.

L'écocentre intègre également mille mètres carrés de forêt-jardin comestible avec des arbres à tilleul, des groseilliers, des noisetiers ou des argousiers... « On peut y trouver une haie fruitière de 40 mètres de long dans laquelle se mélangent arbres et biomasse, ►



Ecocentre à Liège



- ▶ aussi des petits fruits, baies comestibles et bon nombre de vivaces à leurs pieds pour couvrir le sol et optimiser la photosynthèse. »

Par ailleurs, cette forêt s'intègre dans une dynamique locale. Depuis début 2020, un groupe s'est en effet créé autour de la passion des systèmes nourriciers vivaces à Liège, avec sa propre page « Les Forêts-Jardins de Liège » sur les réseaux sociaux. « Le collectif, qui est aujourd'hui une association de fait, propose des chantiers sur plusieurs sites à Liège, du partage de connaissances, de la formation, des bons plans, des échanges de plants, de graines, l'envie d'essaimer et la participation active à "comestibiliser" la ville. »

D'une manière plus générale, « que ce soit dans le fonctionnement de l'écocentre ou dans sa conception manuelle, nous faisons appel à la participation directe de citoyens, poursuit Samuel Lorenzi. Des bénévoles, mais aussi des jeunes issus du Service citoyen ou autres organismes... Une opportunité également pour chacun.e, de se former à des techniques ou outillages, et de passer un après-midi convivial dans un lieu naturel proche du centre-ville ». Tout en réinventant le tissu urbain, de manière durable. ●

INFOS :

www.lacitesinvente.be

L'outil Green Team

L'asbl Coopération culturelle régionale – CCR Liège développe des synergies entre les dix Centres culturels établis sur son territoire (Ans, Chênée, Flémalle, Herstal, Jupille-Wandre, Liège, Les Chiroux, Ourthe & Meuse, Seraing, Soumagne et Sprimont) et propose notamment aux professionnels du secteur socioculturel des outils partagés.

Parmi ceux-ci, les fiches thématiques « Green Team | Pour des lieux culturels plus écologiques ». Exemples : « Sur mon ordinateur » ou comment diminuer la pollution numérique, « Boire et manger » sur le catering des artistes, l'accueil du public et le lunch entre collègues, « Le papier » ou comment diminuer la consommation de papier et imprimer plus vert, que ce soit pour les documents de travail ou la promotion des activités, « Les écogestes » via deux posters A3 à imprimer et à afficher dans les locaux d'ateliers, bureaux...

Justine Constant, coordinatrice de la structure CCR Liège, explicite le concept : « Notre mission est de mettre en réseau les centres culturels, bibliothèques et autres opérateurs culturels. Au travers de la biennale Divers Cités, nous proposons aux citoyens de la région liégeoise d'aborder une question de société par le prisme artistique et créatif, via des ateliers et une exposition collective. Ce projet a par exemple permis à des centaines de citoyens de réfléchir, débattre et créer collectivement sur les thèmes du vêtement, du travail et des migrations, dans une démarche d'éducation permanente. La dernière édition était axée sur la transition écologique et solidaire. L'idée de ces fiches émane d'animateurs de centres culturels qui axent tout ou partie de leur programmation sur la transition écologique et d'une envie de se questionner sur leurs pratiques.

Nous travaillons avec dix centres culturels en région liégeoise, et un groupe de travail est centré sur ce type de questions. L'idée est d'arriver à une dynamique participative. Il semblait logique, en travaillant sur des thèmes liés à l'écologie, que nous l'appliquions dans notre quotidien professionnel. Il s'agissait d'abord de recenser des petits gestes utiles à ce niveau et de diffuser des fiches thématiques.

Puis, nous avons réfléchi à les imprimer et à les diffuser dans le secteur culturel de manière non polluante. Dans un premier temps, nous avons beaucoup communiqué à ce sujet via les réseaux sociaux, etc., et avons recueilli de nombreux retours positifs, ce qui nous stimule plus encore à persévérer dans cette voie. »

Infos : www.ccrliège.be/